

LE MAGAZINE DES GRANDES CAUSES

L'ITINÉRAIRE

2\$

Volume XV, Numéro 17, Montréal, 1^{er} septembre 2008

Andrée Lachapelle

Remède contre l'humanité souffrante



PHOTOS : Michel Dubreuil

Le Musée en partage

TOUT UN MONDE
ARTISTIQUE
À DÉCOUVRIR
ET À EXPLORER !

Cherchez-vous une activité stimulante et inspirante à faire avec votre groupe ?

Le programme « Le Musée en partage » du Musée des beaux-arts de Montréal permet à des groupes communautaires de participer gratuitement à des activités éducatives. Nous vous offrons la possibilité de nous proposer des projets éducatifs conçus spécifiquement pour répondre aux besoins et aux intérêts de vos participants.

RENSEIGNEMENTS :
Service de l'éducation et des programmes publics
514-285-1600, poste 440
www.mbam.qc.ca/partage



MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

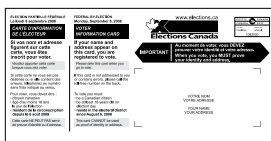


Votez ici

WESTMOUNT-VILLE-MARIE

Le lundi 8 septembre 2008, une
élection partielle fédérale aura
lieu dans Westmount-Ville-Marie.

POUR SAVOIR OÙ ET QUAND VOTER, CONSULTEZ VOTRE CARTE D'INFORMATION DE L'ÉLECTEUR.



Veillez apporter cette carte lorsque
vous irez voter.

Si vous n'avez pas reçu cette carte, vous n'êtes probablement pas inscrit sur
la liste électorale. Vous pouvez vous inscrire pour voter à votre bureau de scrutin
le jour de l'élection.

Pour trouver l'adresse de votre bureau de scrutin, visitez le www.elections.ca et
cliquez sur l'icône « Service d'information à l'électeur ».

Pour voter, vous devez :

- être citoyen canadien
- être âgé d'au moins 18 ans le jour de l'élection
- être résident de la circonscription depuis le 6 août 2008
- **prouver votre identité et votre adresse**

NOUVELLES MESURES D'IDENTIFICATION



Au moment de voter, vous devez prouver votre identité et votre
adresse. Trois options s'offrent à vous, soit :

présenter **une pièce d'identité originale** délivrée par un gouvernement ou un
organisme gouvernemental avec vos photo, nom et adresse.
p. ex. : **permis de conduire**

OU

présenter **deux pièces d'identité originales** autorisées par le directeur général
des élections du Canada, **toutes deux avec votre nom, et l'une d'elles avec
votre adresse.**

p. ex. : carte d'assurance-maladie et facture d'électricité

OU

prêter serment, appuyé par un électeur inscrit sur la liste électorale de la même
section de vote et qui a la ou les pièces acceptées.

p. ex. : un voisin, votre colocataire

**Attention : les pièces exigées selon la Loi électorale du Canada ne sont pas les
mêmes qu'aux élections provinciales ou municipales.**

Pour connaître la liste des pièces acceptées par Élections Canada, veuillez consulter le
dépliant que vous avez reçu avec votre carte de rappel ou visitez le www.elections.ca
et cliquez sur l'icône *Identification de l'électeur au bureau de scrutin*.

LE LUNDI 8 SEPTEMBRE, ON VOTE.

Sommaire

Actualité et vie urbaine

- 9 Décoder le monde grâce à l'alphabétisation
- 11 Anik Jean, fille de *bécik* et de cœur
- 11 Courez pour les enfants ayant une trisomie 21

Culture

- 12 Film *Ce qu'il faut pour vivre*
- 13 Rencontre avec l'éditeur Michel Vézina

La une

- 14 Andrée Lachapelle : Remède contre l'humanité souffrante

Santé/Bien-être

- 16 La magie de la musicothérapie

Environnement

- 18 Entrevue avec André Porlier du CRE-Montréal
- 19 L'école Garneau verdit grâce au Sentier Urbain

Développement social

- 21 Le Centre Dollard-Cormier à la pointe de l'intervention
- 22 Conduite automobile des aînés

Économie/consommation

- 25 Le grand pas des petits plats
- 26 Vêtements équitables pour enfants

Expression

- 26 Y a-t-il encore du respect pour la vie?
- 27 Mots de camelots
- 29 Adagio pour un gars de bicycle
- 30 Prof Lauzon

L'ITINÉRAIRE

Le Groupe communautaire L'itinéraire est un organisme à but non lucratif fondé en 1990 pour aider les personnes de la rue. Le conseil d'administration est composé en majorité de personnes ayant connu l'itinérance, l'alcoolisme ou la toxicomanie.

Rédaction et administration
- 2100, boul. de Maisonneuve Est, bur. 001
Montréal (Qc) H2K 4S1
Le Café sur la rue
- 2101, rue Ste-Catherine Est
MagDVD Le 3^e Ciel
- 2103, rue Ste-Catherine Est, 2^e étage
Téléphones : 514 597-0238
514 525-5747
(services rue Ste-Catherine)

Télécopieur : 514 597-1544
Courriel : itineraire@itineraire.ca
Site : www.itineraire.ca

Le magazine *L'itinéraire*

Éditeur et directeur général : Serge Lareault
Rédactrice en chef : Audrey Coté
Adjoint à la rédaction : Jérôme Savary
Infographistes : Serge Cloutier, Mélissa Deschênes
Photo de couverture : Carl Lessard
Révision : Lorraine Boulais, Hélène Pâquet, Sylvie Martin, Sophie Desjardins, Pierre Aubry, Édith Verreault, Isabel Matte, Michel Camus, Julie Pelletier, Nicolas Joly, Jean-Pierre Bourgault, Nicole Éva Morin, Noëlle Samson, Philippe Robert et Jean Guimond
Site Internet : Serge Cloutier, Drafter.com
Imprimeur : Quebecor World

Conseillers publicitaires

Renée Larivière: 1 866 255-2211
renee.lariviere@itineraire.ca
Mario St-Pierre: 1 866 570-6668
mario.stpierre@itineraire.ca



Le conseil d'administration

Président : Robert Beaurpré
Vice-président : Jean-Paul Baril
Tésorier : Amélie Laframboise
Secrétaire : André Martin
Conseillers : Tanéa Castro, Gabriel Bissonnette (rep. camelots), Alexandre Péloquin, Yvon Massicotte et Pierre Goupil

L'administration

Directeur général : Serge Lareault
Directeur marketing/communications : Richard Turgeon
Directrice de l'insertion sociale : Jocelyne Sénécal
Directeur de l'administration et des ressources humaines : France Beaucauge
Adjointe à l'administration : Nathalie Gélinas
Conseiller au développement stratégique et financement : Mario St-Pierre
Conseillère au développement stratégique et médias : Chantal Forman
Conseiller au développement stratégique et partenariats : Guillaume Lacroix

Abonnement www.itineraire.ca ou 514 597-0238

Le magazine *L'itinéraire* a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, *L'itinéraire* est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée en majorité par des personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

La direction de *L'itinéraire* tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour *L'itinéraire*. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec le 514 525-5747, poste 230.



L'itinéraire est entièrement recyclable

Convention de la poste publication N° 40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire, 2100, boul. de Maisonneuve Est, Montréal (Québec) H2K 4S1, itineraire@itineraire.ca

Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada pour nos coûts d'envoi postal et nos coûts rédactionnels, par l'entremise du Programme d'aide aux publications et du Fonds du Canada pour les magazines.

Canada

L'itinéraire est appuyé financièrement par

L'ŒUVRE LÉGER



Pour la dignité humaine au Québec et dans le monde

L'itinéraire est membre de :



Association nord-américaine des journaux de rue



Le réseau international des journaux de rue

ISSN-1481-3572

QUEBECOR

Quebecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en lui offrant des services d'imprimerie, de promotion télé et imprimée ainsi que le câble et Internet haute vitesse Vidéotron.



Serge Lareault
Éditeur
serge.lareault@videotron.ca

Vue partielle de l'élection dans l'univers Westmount – Ville-Marie

Lucienne Robillard, un poids lourd du Parti libéral, a laissé après un long passage en politique un trou noir dans le centre-ville de Montréal, dans la circonscription fédérale aussi riche que très pauvre de Westmount - Ville-Marie (l'ouest du boul. Saint-Laurent, le Vieux, le quartier des affaires et Westmount). Si le fédéral, moins terre-à-terre, agit peu en matière d'affaires locales, le député ne se retrouve pas moins au cœur de cette galaxie des comtés qu'est la métropole du Québec. Le trou noir en question est donc bien plus qu'un simple «cratère» à combler. *L'itinéraire* a pointé son télescope «pauvreté et causes sociales» sur le comté, question d'y voir de plus près.

Le 8 septembre prochain, les principaux partis se disputeront un territoire rouge comme la planète Mars. Marc Garneau, ancien astronaute, bien qu'il ait connu des départs reportés comme du temps où il était à bord de la navette, est finalement en piste avec le Parti libéral du Canada. Héros national et grand scientifique, il lui sera probablement encore plus facile de se lancer en politique que de partir dans l'espace. Mais la mission n'est jamais terminée avant l'atterrissage et il s'agira de voir s'il maîtrisera la lourdeur fédérale autant que l'apesanteur. Rien, dans son glorieux passé, ne nous permet cependant de voir le politicien sous l'habit du cosmonaute. Sans doute a-t-il ramené de ses voyages une vision que l'on n'a pas d'ici... Sur Terre, il a visité les organismes d'aide et a compris la nécessité d'un financement stable pour agir en matière de pauvreté. «Je suis présentement en discussion avec mon parti pour que le programme fédéral d'Initiatives de partenariat de lutte contre l'itinérance (IPLI) soit récurrent et s'étende sur une période de cinq ans, afin que les organismes puissent appliquer une stratégie plus à long terme», a-t-il affirmé à *L'itinéraire*. Au moment de mettre sous presse, le PLC a annoncé cet engagement électoral demandé par les groupes communautaires depuis des années.

Pour M. Garneau, le Parti libéral demeure celui des grands projets de société. «Le fédéral doit faire preuve de leadership pour rassembler les provinces autour des grands enjeux. Le plan 30-50 de Stéphane Dion (inspiré de Tony Blair en Angleterre), vise à réduire de 30 % la pauvreté, et de la réduire de 50 % chez les jeunes.» Le candidat appuie la réinsertion sociale et la dignité comme moteur d'inclusion : «S'il y a une raison d'être sur terre, c'est pour se sentir important.»

Le NPD nous offre une belle étoile en la personne d'Anne Lagacé Dowson, animatrice d'émissions à caractère social de la radio de Radio-Canada. Eh oui, une autre journaliste qui se lance en politique! Selon certains sondages, la lutte serait serrée avec le PLC. Après l'élection du député NPD Thomas Mulcair, on peut s'attendre à des surprises. En matière de pauvreté, son propre frère a connu la grande précarité à Toronto, et a pu s'en sortir grâce à l'accès à un logement social. «Le néolibéralisme tel que pratiqué actuellement est la cause de l'écart grandissant entre les riches et les pauvres, affirme la candidate. Ce n'est pas dans l'idéologie des conservateurs de lutter contre la pauvreté et les libéraux ont été la cause de la réduction du filet de sécurité en coupant le logement social et en gâchant l'assurance-emploi. C'est le NPD qui soutient la justice sociale et qui dénonce actuellement les tentatives de réduction du Programme fédéral IPLI. Il faudrait une réelle stratégie nationale de lutte contre la pauvreté, notamment celle des aînés, qui souffrent de plus en plus d'isolement et qui ont de la difficulté à se nourrir.»

En rotation autour du Parti conservateur depuis longtemps, Guy Dufort a tout à fait le profil de l'homme qui peut aller loin dans l'espace politique. Avocat associé chez Heenan Blaikie, expert en litige, son parcours est impressionnant. On le voit déjà assis aux Communes comme dans son salon. M. Dufort se dit soucieux de la situation de l'itinérance. «Mon père était propriétaire du cinéma Cristal Palace dans les années 50 et, l'hiver, il permettait aux personnes itinérantes de venir se réchauffer le matin, au coût modique de 15 cents, souvent à crédit! C'était sa façon d'aider», a-t-il dit à *L'itinéraire*. En ce qui concerne les remarques de *L'itinéraire* alléguant que le gouvernement Harper a fait des coupes importantes dans les programmes sociaux,

il soutient qu'il s'agit d'une période de transition : «Le gouvernement fédéral a apporté son aide pour satisfaire certains besoins au cours des dernières années. Les conservateurs ont maintenant augmenté les transferts aux provinces, lesquels avaient été coupés par les libéraux. Les provinces ont désormais les moyens de s'occuper des questions qui relèvent de leur juridiction.» M. Dufort soutient que le programme fédéral IPLI est une bonne formule pour apporter des solutions concrètes... ce qui ne semble pas être le cas de son parti malheureusement.

Le Bloc québécois propose un tout jeune poteau, du bois très vert : Charles Larivée, diplômé en science politique. Il maîtrise bien la ligne politique du Bloc en proposant une redistribution différente du budget. Au Bloc, on utiliserait les 69 milliards de surplus estimés pour les prochaines années (dédiés surtout à la dette par les conservateurs), les 4 milliards de la Société d'hypothèque et de logement et les 10 milliards de la caisse de l'assurance-emploi pour construire des logements sociaux et pour aider les chômeurs et les personnes âgées. Il lui faudra attendre encore pour voler de ses propres ailes, surtout derrière une fusée comme Marc Garneau.

Cette élection partielle ne changera pas le monde et ne sera pas non plus un grand pas pour l'humanité ; elle sera juste un petit pas de plus pour la politique. La vie continue, de plus en plus dure au ras du sol, dans la rue, d'où on aperçoit à peine les étoiles.

■ **Infos sur les candidats :** Anne Lagacé Dowson NPD (www.annelagacedowson.ca); Marc Garneau PLC (www.marcgarneau.ca); Guy Dufort PC (www.guydufort.ca); Charles Larivée BQ (www.bloquebecois.org); Claude William Genest PV (www.claudegenest.com).

Ensemble nous pouvons changer leur vie

Faits saillants de L'itinéraire

2 000 personnes aidées par année

30 000 repas servis au Café sur la rue

350 camelots vendant L'itinéraire à Montréal

100 emplois en réinsertion socioprofessionnelle

À quoi sert mon don?

Pour la réinsertion sociale

La mission du Groupe est d'accroître l'autonomie et le développement individuel et social des personnes qui connaissent des difficultés liées à la pauvreté et à l'itinérance. L'itinéraire aide les personnes à retrouver leur place dans la société et à développer leur estime de soi. Six mois après la fréquentation de l'organisme, la presque totalité des participants retrouve un endroit pour vivre.

Les cartes-repas

Un don qui nourrit réellement !

En contribuant au Fonds des cartes-repas, votre don permet de nourrir une personne dans le besoin au Café sur la rue de L'itinéraire. Des services psychosociaux y sont également offerts. Vous pouvez vous-mêmes distribuer ces cartes dans la rue ou les confier à nos intervenants qui les offriront à ceux qui ont faim.



L'abonnement

Quand on ne peut l'acheter sur la rue

Votre abonnement nous permet de continuer de publier notre magazine et de maintenir nos services. Mais L'itinéraire, c'est plus qu'un magazine. C'est un moyen concret qui améliore les conditions de vies des personnes de la rue.



Contribuer à L'itinéraire

Faites le choix d'une ou de plusieurs façons de contribuer :

Don¹ à l'organisme de charité

Je fais un don de _____ \$ +

Commande de cartes-repas¹⁻²

J'achète _____ cartes x 3\$/chaque = _____ \$ +

Postez-moi les cartes-repas pour que je les distribue²

Je désire que vos intervenants les distribuent

Abonnement³

Je m'abonne pour 1 an, 24 numéros

(48\$, taxes et frais d'envoi inclus) _____ \$ +

Total de votre paiement: _____ \$

M. Mme.

Prénom : _____ Nom : _____

Entreprise : _____

Adresse : _____ App. _____

Ville : _____ Province : _____

Code Postal : _____ Téléphone : () _____

Courriel : _____

Paiement

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa, Master Card

No de carte

Expiration ____ / 20____

Mois Année

Signature X _____

Vous pouvez aussi faire un don en ligne à

www.itineraire.ca

Notes :

¹ Reçus envoyés à la fin de l'année pour les dons de 10\$ et plus.

² En vertu d'une loi de Revenu Canada, les cartes achetées que vous distribuez vous-mêmes ne sont pas admissibles aux déductions fiscales.

³ Il n'y a pas de reçu de charité pour les abonnements.

Un camelot vous a encouragé à vous abonner ?

Nom ou numéro d'identification pour sa récompense:

Postez ce coupon au Groupe communautaire L'itinéraire

2100 de Maisonneuve Est. Suite 001,

Montréal (Québec) H2K 4S1

Pour information :

www.itineraire.ca ou 514 597-0238 poste 235

Du café Nelligan au Café sur la rue de L'itinéraire

Depuis mai dernier, les clients du Café sur la rue de L'itinéraire peuvent boire «le seul café fin 100 % responsable au Québec» — le café Nelligan — grâce à une entente conclue avec l'entreprise d'économie sociale «Les services adaptés Transit».

Le café Nelligan, qui fournit désormais notre restaurant à prix modique, est biologique et équitable. Mais ce n'est pas tout. Le café Nelligan est également produit par des personnes handicapées, puisque c'est la mission de l'entreprise d'économie sociale «Les services adaptés Transit» à l'origine de ce projet d'insertion. Le nom de Nelligan a d'ailleurs été choisi pour rappeler le fait qu'Émile Nelligan a souffert de schizophrénie et a été interné à l'âge de 19 ans.

La torréfaction, la mouture et l'emballage sont faits dans les locaux du Transit à Montréal. Le café Nelligan est d'une qualité haut de gamme: un spectrogramme vérifie la régularité du degré de torréfaction et le café est emballé dans des sacs étanches munis d'une valve qui empêche l'oxygène — le pire ennemi du café! — de pénétrer, tout en permettant au gaz carbonique émis naturellement de s'échapper.

Chaque année, 30 000 personnes mangent au Café sur la rue de L'itinéraire. Et le café est inclus dans le repas! (Source : Transit)

■ Pour vous procurer des sacs de café Nelligan, rendez-vous sur Internet au www.cafenelligan.com



**Le mardi 8 octobre
2008 à 18h au Gesù
de Montréal** (1202 rue Bleury)

**Cocktail dînatoire
et prestation intimiste de plusieurs artistes :**

**Alain Lefèvre
Pierrette Robitaille
Caïman Fu
Claire Lamarche**
et plusieurs invités surprises!

Les billets sont en vente au coût de 125\$.*
Pour vous inscrire, appelez directement
Nathalie Gélinas au 514-597-0238 poste 226
*Un reçu de charité de 75\$ vous sera émis.

**Invitation
Soirée bénéfique
de L'itinéraire**

*Cette soirée vise
à amasser plus
de 15 000 \$ pour
permettre à 600
personnes de profiter
des services
d'intervention
psychosociale de
L'itinéraire durant
le temps des Fêtes.*

Alain Lefèvre

Photo: Eric Gauthier

HISTOIRE

DANSE

THÉÂTRE

CINÉMA

LIVRES

MUSIQUE

91,3 fm

Tout en culture!

Radio Ville-Marie, CIRA-FM

Tél.: (514) 382-3913 Ext. Sans frais 1-877-668-6601

Demandez votre feuillet de la programmation (514) 382-3913



La STM,
toujours là!

STM.info



Savoir lire, écrire et compter,
c'est profiter de la vie!

Infoalpha

1 800 361-9142

Fondation pour
l'alphabétisation
Des mots d'espoir

Québec

Alphabétisation

Apprendre et vivre à nouveau

Jérôme Savary
Adjoint à la rédaction

«Alpha» est une lettre grecque que les Hellènes ont mis à la tête de leur alphabet. Cela n'est pas étonnant, car l'alphabétisation est essentielle; notre rapport au monde s'établissant à travers notre capacité à décoder ce qui nous entoure. Cependant, encore un Québécois sur deux n'a pas les connaissances suffisantes pour fonctionner pleinement au sein de la société¹. *L'itinéraire* vous présente deux personnes dont la vie a été transformée par l'apprentissage de la lecture.

France Giroux a travaillé pendant 18 ans comme couturière dans des usines de chaussures, de chemises et de jeans. «Jusqu'à l'âge de 20 ans, je préférais être six pieds sous terre plutôt que d'avoir à lire ou à écrire!»

Originaire de Saint-Prospier, en Beauce, France a attendu l'âge de 46 ans avant de s'inscrire auprès d'un groupe en alphabétisation. «Jeune, je suis allée à l'école, mais j'ai ensuite beaucoup perdu de ce que j'avais appris et je ne me faisais pas confiance. Ce n'est pas évident à avouer qu'on a de la misère à écrire. Certaines personnes m'ont fait quelquefois des remarques blessantes», se souvient Mme Giroux.

Depuis cinq ans qu'elle suit des cours au groupe Alpha des Etchemins, elle a repris confiance en elle. «Je réussis maintenant à conjuguer mes verbes, précise France. Ça ne m'empêche pas de faire des fautes, mais j'ai désormais plus d'assurance dans mes capacités.» Son énergie a gagné sa fille, qui s'apprête à entrer au cégep en techniques policières. «Ma fille Valérie a appris aussi à



Sarah Aupaluk et sa fille Élisapie. Sarah s'est inscrite en alphabétisation depuis deux ans dans le but d'être interprète.

travers ma démarche. Elle m'a vu me prendre en mains et ça l'encourage à aller de l'avant. Elle a compris qu'il ne faut pas attendre après les autres pour s'aider soi-même.»

Sarah Aupaluk a elle aussi décidé de reprendre sa vie en main. Native de Puvirnituk, au Nunavik, Sarah est arrivée à Montréal il y a

deux ans, avec pour objectif de maîtriser le français. Elle souhaite devenir interprète de l'inuktitut vers le français ou l'anglais afin d'aider les Inuits gravement malades envoyés dans les hôpitaux du sud du Québec à se faire soigner, ceux-ci ne parlant très souvent que l'inuktitut, la langue des Inuits.

«J'encourage les adultes n'osant pas avouer les difficultés qu'ils connaissent avec la lecture à s'inscrire en alphabétisation et à cesser d'avoir peur. C'est difficile, le français, l'apprendre m'a frustrée souvent, mais cela m'a permis de me valoriser.»

— France Giroux, qui suit des cours d'alphabétisation depuis cinq ans

Dans le Grand Nord, Sarah a vécu l'horreur. Abusée sexuellement dès l'âge de 4 ans et jusqu'à 12 ans, elle a même une fois été envoyée par avion-ambulance à l'hôpital pour enfants de Montréal, tellement la personne qui avait abusé d'elle l'avait laissé dans un état pitoyable. «Ça a été l'enfer», dit-elle calmement. Cette violence a bouleversé sa santé mentale et physique. «Je manquais beaucoup l'école; j'étais devenue épileptique et j'avais jusqu'à 13 crises d'épilepsie par jour, dit Sarah. Les autres élèves se moquaient souvent de moi; ils disaient que j'avais la rage. C'était pas le fun.»

Si elle a cessé de suivre l'enseignement académique en deuxième secondaire, Sarah a en revanche appris le langage des signes et est devenue interprète pour les malentendants à la Commission scolaire du Nunavik. Elle a travaillé comme interprète à divers endroits du Nunavik auprès d'enfants, mais lorsque ceux-ci atteignaient le secondaire, elle n'était plus en mesure de les aider. Depuis son arrivée à Montréal, elle a donc



France Giroux, qui suit des cours d'alphabétisation depuis cinq ans

décidé de reprendre ses études secondaires à zéro... et à temps plein!

Âgée aujourd'hui de 34 ans, Sarah est résolument tournée vers l'avenir. «J'ai beaucoup amélioré mon français depuis deux ans et j'ai appris beaucoup de choses, notamment des autres immigrants de mon école.» Sarah est aussi maman d'Élisapie, six ans. Elle est aussi venue s'installer dans la grande ville pour sa fille. «Je veux que la vie soit plus facile pour elle.»

France, quant à elle, a retrouvé sa fierté. «J'ai appris à m'accepter et je marche la tête haute, souligne-t-elle. J'encourage les adultes n'osant pas avouer les difficultés qu'ils connaissent avec la lecture à s'inscrire en alphabétisation et à cesser d'avoir peur. C'est difficile, le français, l'apprendre m'a frustrée souvent, mais cela m'a permis de me valoriser.»

¹ Selon l'Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes rendue publique par Statistique Canada fin 2005.

■ Le 8 septembre est la Journée internationale de l'alphabétisation et de nombreuses activités de sensibilisation souligneront l'importance d'apprendre.

Site Internet de la Fondation pour l'alphabétisation : www.fondationalphabetisation.org

As-tu l'oreille à Montréal?

CIBL Radio-Montréal 101,5 FM

À découvrir en septembre

sur CIBL Radio-Montréal 101,5 FM

MAGAZINE CITOYEN

Allo la Terre, ici Radio-Montréal!

Un magazine écolo-enviro-montréalais animé par Nicolas Gendron.

Le vendredi à 9h!

La vie rêvée des gens

Des portraits de citoyens engagés proposés par Emmanuelle Sonntag.

Le vendredi à 13h!

Le citoyen numérique

Au cœur des technologies, Michel Dumais et son équipe trouvent la place du citoyen.

Le jeudi à 13h!

101,5 Radio-
Montréal
www.cibl1015.com

NOUVEAUTÉ

■ KILOMÈTRE ZÉRO LUNDI 19 H

DÈS LE 8 SEPTEMBRE

MAGAZINE DE SOCIÉTÉ
LE QUÉBEC VU PAR CEUX QUI L'HABITENT.

ANIMATRICE-JOURNALISTE : KARINA MARCEAU



Télé-Québec

Anik Jean

Fille de *bécik* et de cœur

Toute de cuir vêtue, Anick Jean arrive à moto à son rendez-vous avec *L'itinéraire*. À l'évidence, la 8^e édition du Trophée Roses des Sables n'aurait pas pu trouver une meilleure porte-parole que cette auteure-compositeure-interprète. Le but du Trophée Rose des Sables est de permettre aux femmes du monde entier de dépasser leurs limites en parcourant le désert du Maroc en 4X4 ou à moto, tout en amenant du matériel aux enfants marocains. Du 9 au 19 octobre prochains, plus de 50 équipes québécoises seront sur la ligne de départ.

Aussi passionnée par la moto que par la musique et la volonté d'aider son prochain, Anik Jean a la parole facile : «Au-delà de l'aspect sportif, cette aventure permet aussi aux femmes de venir directement en aide aux enfants marocains. C'est trippant, de pouvoir vivre une telle expérience humaine.» En effet, toutes les participantes inscrites doivent trimpler avec elles 50 kg de matériel destiné à être redistribué aux enfants par l'association *Enfants du désert* qui connaît parfaitement la région et bénéficie de contacts privilégiés avec les organismes locaux. «Pas de gagnantes, pas

de perdantes dans ce rally. L'objectif est de tripper à fond et de faire une bonne action en même temps », explique la rockeuse qui chevauchera sa motocross pour avaler les kilomètres du désert marocain. Émission massive de gaz à effet de serre en vue, direz-vous? La porte-parole a de quoi se défendre : « Pour la première année, Désertours, organisateur de l'événement, va racheter le CO₂ émis par les véhicules des participantes et donner l'argent à un organisme en environnement. » (Audrey Côté)

■ Information : www.trophee-roses-des-sables.com



Photo: Audrey Côté

Courez pour les enfants ayant une trisomie 21

La première édition de la course à pied «Grandir avec eux... Courir pour eux!» au profit du Regroupement pour la Trisomie 21 aura lieu le 7 septembre prochain au parc Maisonneuve. La comédienne Chantal Fontaine, porte-parole du Regroupement, animera l'événement.



Annick Girard et son fils Étienne, âgé de 4 ans et qui a la trisomie 21

Annick Girard, mère de deux enfants dont un, Étienne âgé de 4 ans, a la trisomie 21, est à l'origine de cette activité-bénéfice. «C'est une belle occasion de fêter la diversité et de sensibiliser les gens à l'importance de l'intégration des personnes handicapées dans la société», explique Annick Girard, qui est également membre du conseil d'administration du Regroupement.

Les personnes ayant une trisomie 21 présentent un retard de développement ainsi qu'une déficience intellectuelle. Afin de développer leur plein potentiel, les personnes trisomiques doivent obtenir des soins de santé réguliers et suivre un programme de stimulation approprié. Malheureusement, depuis plusieurs années, l'offre de services publics en santé se réduit et ne correspond pas aux besoins des enfants ayant une trisomie 21, ce qui provoque des listes d'attente interminables.

Confrontées au manque de services publics, les familles se mobilisent pour donner une voix à cette cause. La course «Grandir avec eux... Courir pour eux!» compte trois épreuves (un, cinq ou dix km) et permet d'amasser des fonds pour financer une partie des activités entourant la stimulation précoce d'enfants ayant une trisomie 21.

Les dons recueillis grâce à cette course bénéficieront directement aux enfants

âgés de 0 à 5 ans atteints d'une trisomie. Ils leur permettront de recevoir des services spécialisés principalement en orthophonie, en ergothérapie, en massothérapie et en éducation spécialisée sous forme d'activités de stimulation précoce. Environ 50 enfants et une centaine de familles seront aidés par cette campagne de financement.

À partir de 11 h, un pique-nique aura lieu dans le parc Maisonneuve. Ce rassemblement familial est une tradition du Regroupement pour la Trisomie 21 et permet aux familles de se rencontrer, de participer à une activité et de briser l'isolement que vivent parfois les familles, particulièrement dans les moments difficiles. (Jérôme Savary)

■ Inscrivez-vous par Internet à la course à pied «Grandir avec eux... Courir pour eux!» : www.events.runningroom.com/site/?raceld=3321

Pour plus d'information sur la trisomie 21 : www.trisomie.qc.ca ou 514 850-0666

Ce qu'il faut pour vivre Survivre grâce à sa culture

Jérôme Savary

L'Inuk¹ du film *Ce qu'il faut pour vivre*, campé par Natar Ungalaaq², vit un peu ce que le bushman du film *Les Dieux sont tombés sur la tête* avait expérimenté à la rencontre de la «modernité». Une incompréhension totale devant un monde inconnu et irrespectueux des réalités des peuples autochtones. Par l'exploration d'événements historiques méconnus, le premier long métrage du réalisateur Benoît Pilon souligne l'importance de la mémoire et du respect de la culture de l'autre et s'inscrit ainsi dans la lignée de ses réalisations précédentes.



Photo : Jérôme Savary

Benoît Pilon, réalisateur du film *Ce qu'il faut pour vivre*

Ce qu'il faut pour vivre nous ramène dans les années 1950, alors que des milliers d'Inuits atteints de tuberculose, qui sévissait alors, étaient forcés de quitter le Grand Nord pour aller se faire soigner dans les hôpitaux des grandes villes canadiennes. «Ce n'est pas un film sur les méchants blancs, ce qui permet au spectateur de s'identifier facilement à Tivii, cet homme qui se retrouve malade, coupé des siens, de sa famille et de ses enfants», prévient Benoît Pilon, en entrevue à *L'itinéraire*. Et c'est là, selon lui, l'une des principales réussites du scénario écrit par Bernard Émond (*La Neuvaïne*).

Le héros du film, l'Inuk Tivii, se retrouve dans un sanatorium de Québec pour être soigné. Au lieu de l'horizon sans fin du Nunavut, Tivii est confiné à une chambre d'hôpital, qu'il partage avec plusieurs tuberculeux. Il se retrouve pris entre quatre murs, entouré de gens qui parlent une langue inconnue et vêtu d'une chemise d'hôpital plutôt que de vêtements en peaux. Tivii se laisse mourir

«Ce qui fonde les peuples, leurs racines, a de moins en moins d'importance [dans nos sociétés]. On consomme tous les mêmes choses, et il y a une perte de contacts avec les cultures particulières, ce qui entraîne une perte de repères.»

— Benoît Pilon, réalisateur du film *Ce qu'il faut pour vivre*

à petit feu, jusqu'à ce qu'une infirmière lui présente un jeune Inuk qui parle également le français et qui peut ainsi lui servir d'interprète. Se prenant d'amitié pour ce jeune orphelin qu'il veut adopter et ramener chez lui, Tivii reprend goût à la vie et finit par vaincre sa maladie.

Mémoire vivante

Benoît Pilon s'est rendu à quatre reprises à Iqaluit, la capitale du Nunavut, afin de filmer notamment la baie de Frobisher. C'est là que s'ancrait le «C.D. Howe», le brise-glace canadien et bateau clinique de l'époque, afin de ramener les Inuits malades sur le continent. Le réalisateur a constaté que cet épisode était resté présent dans les mémoires des Inuits. «Chaque famille a été touchée par l'épidémie de tuberculose et cela a laissé des traces dans la communauté», précise le réalisateur.

La question de la mémoire est très importante dans le travail du réalisateur Benoît Pilon, comme en témoignent ses courts-métrages *Roger Toupin, épicier variété, Nestor et les oubliés*, ou encore *Rosaire et la Petite-Nation*. «Ce qui fonde les peuples, leurs racines, a de moins en moins d'importance [dans nos sociétés], indique le réalisateur. On consomme tous les mêmes choses, et il y a une perte de contacts avec les cultures particulières, ce qui entraîne une perte de repères. Ce que j'aime beaucoup dans le scénario de Bernard, c'est qu'il souligne l'importance de garder contact avec une certaine culture.»

Benoît Pilon accorde également beaucoup d'attention au rapport à l'autre et aux échanges interculturels. «Dans le film, Tivii peut exister comme homme à partir du moment où il peut exprimer qui il est profondément. Au-delà du film, chacun doit s'ouvrir à l'autre pour que ça fonctionne et pour qu'il y ait du respect, mais malheureusement, de nos jours, une culture dominante s'impose et écrase les cultures particulières.»

Ces voyages dans le Grand Nord ont enfin permis au réalisateur de découvrir un peuple chez qui l'humour est très présent. «J'ai beaucoup aimé les Inuits, notamment parce qu'ils ont beaucoup d'humour, raconte-t-il. Comme les Inuits n'avaient pas de noms de famille, le gouvernement canadien leur avait donné des numéros pour les identifier. Aujourd'hui, certains s'appellent encore par leurs numéros que le Canada leur avait donnés dans les années 1950; ils pratiquent beaucoup l'autodérision.»

¹ Un Inuk, des Inuits.

² Acteur inuit connu notamment pour avoir tenu le rôle principal du film *Atanarjuat* : la légende de l'homme rapide.

■ Le film *Ce qu'il faut pour vivre* est en salle depuis le 29 août.

Rencontre avec Michel Vézina

Coup de tête d'un rockeur littéraire

Micheline Rioux

Journaliste de rue / micheline.rioux@live.ca

Comment un ancien clown du groupe punk Bérurier noir, qui a été également cracheur de feu, peut être maintenant écrivain, chroniqueur littéraire et éditeur? Michel Vézina explique ce virage par son parcours parsemé de *road trips* colorés du rose pâle au rouge vif. En 2007, il dirige son chemin un peu marginal vers la création de la maison d'édition Coups de tête. Une littérature fulgurante, teintée de la fiction pulpeuse de nos voisins du Sud.

«Les éditions Coups de tête sont à la littérature ce que le rock est à la musique», souligne Michel Vézina. Les dix ouvrages parus jusqu'à présent sont effectivement tout à fait dans cette lignée : des romans de gare à la *Pulp Fiction* américaine d'une centaine de pages qui se lisent en deux heures. Des récits en lien avec notre époque, parfois décalés, parfois violents, parfois doux. Ce sont des polars courts, incisifs et explosifs dont la narration est appuyée sur l'action.

Tout jeune, l'éditeur était un inconditionnel des petits livres d'action américains et français; il l'est encore. «J'ai toujours été un fan de lecture de ce genre, malheureusement, on ne produisait pas de tels livres au Québec», dit-il. L'absence de ce genre littéraire chez nous est maintenant chose du passé. En fait, la création de la maison d'édition Coups de tête a été en réalité un véritable coup de tête pour Michel Vézina. «Quand Serge Théroux, le directeur littéraire de la maison d'édition *Les 400 coups*, m'a proposé ce projet, j'ai tout de suite été emballé par le concept et je m'y suis lancé tête première», déclare-t-il.

Le défi de Vézina est de rendre la lecture plus accessible et de faire taire tous ceux qui disent que lire, c'est *plate*. Sa politique éditoriale en témoigne : «J'édite de la même manière que j'écris, je veux que le roman capte l'attention dès les premières lignes, qu'il soit bref et qu'il contienne un maximum d'environ 100 pages.» Il poursuit en confiant : «Je veux des histoires qu'on ne lit pas ailleurs, avec une narration appuyée sur l'action, qui ne s'arrête pas trop sur les états d'âme des personnages... et je veux aussi que ces récits aient un certain regard politique ou social.»

Le premier ouvrage publié a été *Élyse*, de Michel Vézina lui-même, qui a donné le ton à ceux qui ont suivi. Un parfait cocktail de science-fiction, d'action et d'amour brassé sur une scène montréalaise de 2040. Il y a aussi *Prison de poupées*, le premier roman d'Édouard H. Bond, une enquête décapante qui dénonce les bas-fonds d'un pénitencier féminin. Ou encore *Je hurle à la lune comme un chien sauvage*, de Frédérick Durand, un portrait du milieu de la prostitution encore jamais produit auparavant où se vautrent le luxe, la violence et le courage.

La réponse du public et du milieu littéraire a été très favorable envers les éditions

Coups de tête. Après un an de publications, Vézina n'a aucunement l'intention de s'asseoir sur ses lauriers : «La vie d'un livre est souvent courte en librairie. Notre objectif est de publier de neuf à dix romans par an», soutient-il. Dès cet automne, trois nouveaux titres verront le jour, dont *Kyra*, de Léo Lamarche. Si l'on se fie à son style hors-norme et à sa philosophie ouverte d'esprit, notre Quentin Tarantino de la littérature québécoise nous réserve encore bien des surprises!

■ Les éditions Coups de tête : www.coupsdetete.com



«Les éditions Coups de tête sont à la littérature ce que le rock est à la musique»

— Michel Vézina, auteur et éditeur des éditions Coups de tête

Andrée Lachapelle

Remède contre l'humanité souffrante

Audrey Coté

«Elle est un remède contre l'humanité souffrante.» C'est ainsi que le metteur en scène André Brassard décrit celle qu'il a choisie pour interpréter Winnie, le personnage principal de *Oh Les beaux jours* de Samuel Beckett, qui prend l'affiche au théâtre ESPACE GO du 9 septembre au 11 octobre prochain. Andrée Lachapelle éclate d'un grand rire lorsque *L'itinéraire* lui cite la déclaration de l'un des plus grands metteurs en scène du Québec. Oui, elle rigole fort, car ce n'est pas à 76 ans que la comédienne commencera à s'enfler la tête!

Depuis qu'il a été terrassé par un accident vasculaire cérébral en 2001, André Brassard subit l'immobilité. C'est pourquoi il s'identifie fortement au personnage de Winnie qui, selon les didascalies (indication de mise en scène) de Beckett, regarde passer les jours enterré dans le sable jusqu'au cou. «Le sentiment d'être pris en soi-même, entremêlé d'une volonté de combattre qui n'a d'égal que l'amour de la vie, André la ressent beaucoup depuis son accident», explique celle qui est depuis longtemps son amie. En fait, le personnage de Winnie rejoint simultanément le metteur en scène et la comédienne. «C'est un rôle qui va bien à mon âge. J'ai 76 ans et je suis consciente d'avoir plus de temps derrière que devant moi. C'est une pièce qui me parle beaucoup : la capacité d'aimer la vie, seconde après seconde, malgré l'inéluctable temps qui passe et qui nous mène vers la mort. Comme Winnie, je chante malgré tout.»

Le secret de la persévérante beauté de Andrée Lachapelle résiderait-il, tout simplement, dans la sérénité qu'elle dégage? Celle qui exerce son métier depuis 56 ans compte les années sans amertume, car elle considère que la vie lui a été douce. Pour s'évader du plat quotidien, la fillette de la rue De Bullion, sur le Plateau Mont-Royal, rêvait d'interpréter les personnages des grands classiques. Le rêve est rapidement devenu réalité. «Je n'ai aucun regret. J'ai eu la vie que j'ai choisie. Les choses me sont arrivées sans que je pousse. En plus, j'ai toujours été comblée par mon métier et n'ai jamais manqué de travail», confie la grande dame, attablée au restaurant *Robin des bois*.

Les têtes se retournent systématiquement au passage de Andrée Lachapelle. C'est avec quasi dévotion qu'on la salue. Mais la comédienne ne joue pas la star. L'aura est là, mais c'est à croire qu'elle appartient à quelqu'un d'autre. Soucieuse de son interlocutrice plus que d'elle-même, tentant même parfois de changer de rôle et de poser les questions, il est aisé de croire qu'elle n'a pas la grosse tête: «Honnêtement, je suis toujours la petite fille qui rêvait de faire du théâtre et je n'ai jamais attaché d'importance au fait que je sois connue et surtout, je n'ai jamais cherché à profiter du privilège que constitue l'amour du public.» Andrée Lachapelle est issue d'une famille qui avait souvent du mal à joindre les deux bouts. Sa mère, devenue veuve à 50 ans avec plusieurs enfants, ne voulait pas se retrouver sur le Secours direct (l'ancêtre du bien-être social) et accomplissait de petits miracles avec des ressources plus que limitées.

Grandir, toujours

La vie d'Andrée Lachapelle semble avoir toujours été marquée par une seule volonté : grandir. «J'ai toujours aimé jouer, car chaque fois que j'interprète un personnage, j'approfondis un univers. C'est un métier où l'on arrive à comprendre différentes réalités et, par conséquent, on juge moins.» Personnellement, la femme confie avoir toujours mis sur les relations avec ses proches et s'être méfiée du piège matérialiste. «L'argent est là pour permettre de bien vivre, mais je n'aime pas accumuler pour rien. Mes priorités ont toujours été de vivre en harmonie avec mes enfants et mes amis et de faire mon métier le mieux possible.» Le statut social, la notoriété

ou l'argent qui sort par les oreilles de certaines personnes ne l'ont jamais impressionnée, dit-elle. «Ce n'est pas parce qu'on réussit, que l'on a du succès, que cela vous donne le droit de mépriser les autres ou de vous croire supérieur.» Comment impressionner la grande dame? En ne tentant pas de le faire, justement. «J'aime les gens pour ce qu'ils sont et je déteste l'hypocrisie, le mensonge», souffle-t-elle.

Celle qui soutient avoir beaucoup de compassion pour le genre humain peut facilement sortir de ses gonds devant la méchanceté préméditée: «Les gens qui utilisent leur petit pouvoir pour profiter ou abuser des autres ou les humilier, ça, c'est quelque chose que je ne peux pas supporter! En tant qu'humains, on est tous dans le même bateau et il faut protéger et aider ceux qui ont une vie plus difficile.» D'ailleurs, ceux et celles qui ont la vie difficile interpellent souvent l'actrice lorsqu'elle déambule sur les trottoirs. Elle dit être rarement capable de ne pas leur

donner d'argent, considérant qu'il s'agit là d'un juste retour des choses. «Quand on a beaucoup reçu, il faut redonner.» Les causes qui la font vibrer sont nombreuses. La comédienne a longtemps contribué à Amnesty international, au Carrefour familial Hochelaga-Maisonneuve, qui vient en aide aux familles pauvres, et à d'Oxygène, un organisme qui aide les hommes en difficulté. Au-delà des organismes d'aide, Andrée Lachapelle est convaincue que la société devrait faire un travail en amont pour atténuer la souffrance. Selon elle, on ne déploie pas assez de ressources dans les écoles primaires et secondaires pour faire connaître et aimer l'art. Voilà son remède contre l'humanité souffrante: «L'art, quel qu'il soit, peut sauver».

■ *Oh Les beaux jours* de Samuel Beckett est à l'affiche au théâtre ESPACE GO du 9 septembre au 11 octobre.

**« J'ai toujours aimé
jouer, car chaque
fois que j'interprète
un personnage,
j'approfondis un univers.**

**C'est un métier où l'on
arrive à comprendre
différentes réalités et,
par conséquent, on juge
moins. »**





La magie de la musicothérapie

Martine Letarte

À l'étage des soins palliatifs de l'hôpital St. Mary, à Montréal, M. Vézina (nom fictif) était mourant. Il criait sa souffrance à pleins poumons. Les membres de sa famille étaient désespérés, démolis devant tant de douleur vive. Anne Lacourse est entrée dans sa chambre, lui a pris la main et a commencé à lui chanter une petite berceuse. Tout doucement. «Après à peine trois minutes, son corps s'est détendu et sa respiration est devenue beaucoup plus calme», se souvient-elle, encore émue.

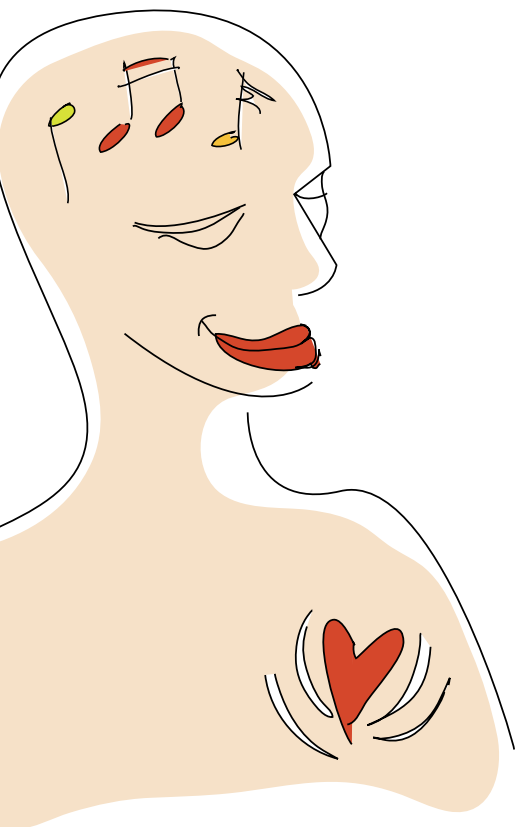


Illustration: www.melissadeschenes.com

Anne Lacourse est musicothérapeute, une profession encore méconnue. Son approche ressemble un peu à celle du psychothérapeute, mais la musique est utilisée comme outil pour joindre les patients. Les clientèles les plus fréquemment traitées par la musicothérapie sont les enfants autistes ou souffrant de troubles de comportement, les personnes âgées, les cancéreux, les malades en phase terminale, et les gens atteints de troubles psychiatriques ou de déficiences intellectuelles.

Et attention : il ne s'agit pas ici d'un simple divertissement. «Notre travail comporte vraiment une approche thérapeutique; elle vise à maintenir ou à améliorer la qualité de vie du patient. Notre formation universitaire de trois ans comprend des cours de psychologie et nous effectuons une évaluation des besoins du patient et un suivi auprès de lui», explique Anne.

Différentes approches thérapeutiques

Le travail d'un musicothérapeute consiste d'abord à être à l'écoute du patient qui doit être traité dans son ensemble, comme un être humain avec un cœur et des émotions.

«Les médecins et les infirmières sont conscients de ça, surtout aux soins palliatifs, mais ils n'ont pas toujours le temps de le faire. Le musicothérapeute a un grand rôle à jouer dans la dimension psychosociale des traitements. Par exemple, lorsqu'une personne apprend qu'elle est atteinte d'un cancer et qu'elle commence des traitements de chimiothérapie, elle ressent plusieurs émotions fortes. Avec la musique, on réussit souvent à faire en sorte que la personne exprime ces émotions, les fasse sortir», affirme Anne.

Le musicothérapeute doit cependant être très sensible à l'état du patient et utiliser différentes méthodes d'intervention. «Je me promène avec mon chariot d'instruments de musique et je m'adapte à chaque personne. Je parle beaucoup avec mes patients et leurs proches. Le contact humain est très important. Certains me font des demandes spéciales, d'autres m'accompagnent en prenant un instrument ou composent des paroles», raconte Anne.

Certaines activités sont plus proches de la relaxation. «J'ai recours à des techniques de respiration avec le patient et j'essaie de

recréer en paroles l'image qu'il a du bonheur, avec une musique d'ambiance. Cela lui permet de se libérer momentanément du stress qui l'envahit.»

«De plus en plus, les médecins découvrent les effets réels de la musique sur les patients. Plusieurs études prouvent d'ailleurs qu'un patient atteint de la maladie d'Alzheimer à un stade avancé peut retrouver sa pleine lucidité le temps d'une chanson. La musique a vraiment des pouvoirs extraordinaires.»

— Anne Lacourse, musicothérapeute

Une profession qui gagne en crédibilité

À Montréal, les musicothérapeutes ne sont pas dans tous les hôpitaux. Ils sont plus présents dans les hôpitaux anglophones, remarque Guylaine Vaillancourt, musicothérapeute à l'Hôpital Charles LeMoine de Longueuil et présidente de l'Association québécoise de musicothérapie.

«Depuis longtemps, des musicothérapeutes sont actifs au Centre universitaire de santé McGill alors que chez les francophones, on voit davantage des musicothérapeutes dans les écoles», explique-t-elle.

«De plus en plus, les médecins découvrent les effets réels de la musique sur les patients, remarque Anne. Plusieurs études prouvent d'ailleurs qu'un patient atteint de la maladie d'Alzheimer à un stade avancé peut retrouver sa pleine lucidité le temps d'une chanson. La musique a vraiment des pouvoirs extraordinaires.»

Quand pitou détecte le cancer

On sait que les chiens peuvent sauver la vie de leur maître. Cela semble plus vrai que jamais, selon une recherche qui démontre que ces animaux peuvent être entraînés à diagnostiquer certains cancers.

Des cancers tels celui du sein ou du poumon, libèrent des composés volatiles qui changent l'odeur corporelle. Grâce à leur odorat exceptionnel, les chiens peuvent sentir ces substances chimiques. Chez le chien, l'odorat joue un rôle de premier ordre; le tiers de son cerveau est d'ailleurs consacré à cette fonction. L'odorat canin serait de 200 000 à un million de fois plus puissant que l'odorat humain. Depuis plus de 25 ans, des chercheurs se penchent sur la possibilité de dépister le cancer grâce au chien. Tout a commencé en 1978, alors qu'une jeune femme remarqua que son dalmatien reniflait à répétition le grain de beauté qu'elle avait sur la jambe. Intriguée, elle consulta un médecin qui diagnostiqua un dangereux mélanome.

Des chercheurs californiens ont entraîné cinq chiens (des labradors et des chiens d'eau portugais) à faire la distinction entre des tubes contenant de l'air exhalé par des sujets en santé et par des patients atteints de cancer du poumon ou de cancer du sein. Les chiens ont fourni une performance extraordinaire: après plus de 12 000 essais, ils ont correctement identifié 99% des échantillons provenant de patients atteints de cancer du poumon et 88% de ceux provenant de personnes atteintes de cancer du sein! Reste à vérifier si les truffes canines peuvent détecter les cancers à un stade plus précoce que ne le font les tests médicaux.

(Source: Développement économique, Innovation et Exportation Québec)



*On vous écoute
et on vous comprend*

UNE PHARMACIE
**UN TRAITEMENT-SANTÉ
SUR MESURE**

**Spécialisation en MTS,
VIH/SIDA et hépatite.**

Consultation et analyse pharmacologique

Conseils et services personnalisés

Courtoisie et confidentialité assurées

Membre du projet TADO



PHARMACIES

MARTIN DUQUETTE



À la clinique l'Actuel : 1001, boul. de Maisonneuve Est, bureau 1130, Montréal _514.528.0877
Pharmacie Martin Duquette : 600, rue Sherbrooke Est, bureau 101, Montréal _514.842.7065

Entrevue avec André Porlier du CRE-Montréal Stratège environnemental

Jérôme Savary

À la tête du Conseil régional de l'environnement de Montréal (CRE-Montréal) depuis un an, André Porlier est un peu le poil à gratter dans les culottes de la Ville de Montréal. S'il est vrai que cet organisme travaille un peu dans l'ombre d'Équiterre, son influence sur les décisions gouvernementales n'en est pas moindre. Réunissant plus d'une centaine d'organismes et d'entreprises, le CRE-Montréal joue le rôle d'un véritable lobby environnemental, à l'instar des 15 autres CRE du Québec. *L'itinéraire* a rencontré son directeur général.



André Porlier, directeur général du Conseil régional de l'environnement de Montréal

L'itinéraire : Vous avez organisé cette année le Défi climat. Quels ont été les résultats?

André Porlier : Nous avons réussi à convaincre 130 entreprises de s'engager à faire adopter de nouveaux comportements à leurs employés. Le Défi climat est une campagne qui s'est inspirée des techniques de collecte de fonds utilisées par Centraide, en intégrant les milieux de travail. La synergie au travail est favorable à la multiplication des engagements individuels et les résultats de cette année ont été au-delà de nos espérances : 25 000 personnes se sont ainsi engagées à faire près de 100 000 nouveaux gestes ayant un impact positif sur l'environnement. Les trois gestes les plus populaires ont été le compostage à la maison, l'utilisation de sacs réutilisables et l'adoption, une fois par semaine, de la marche ou du vélo pour se rendre au travail. Au départ, notre objectif était de rejoindre 2 500 personnes! Cependant, nous ne visons pas seulement

les employés. La finalité de cette campagne est de joindre les entreprises, et quand des employés sont sensibilisés à des gestes environnementaux, ils finissent par faire pression sur leur employeur.

Quels dossiers comptez-vous promouvoir cet automne?

Nous défendons trois grands dossiers. D'abord, les péages sur les ponts. La Ville s'est dotée d'un plan de transport ambitieux, mais son financement reste problématique. C'est pourquoi nous croyons aux péages, car ils entraîneraient des revenus annuels de 250 millions de dollars permettant de développer le transport collectif sur l'île de Montréal et en banlieue. Avec les péages, la rivalité entre Montréal et la banlieue n'a pas lieu d'être. Ensuite, le dossier du compostage et de la collecte des matières organiques est une seconde priorité. Le site d'enfouissement de matières résiduelles de Lachenaie, où sont envoyés 50 % des déchets de Montréal, sera plein dans quelques mois!

Au lieu de l'agrandir, comme le propose la société BFI qui est responsable de la collecte, diminuons plutôt la quantité de déchets que l'on envoie au site d'enfouissement en organisant la collecte municipale des matières organiques. Si Victoriaville et Halifax sont capables de le faire, Montréal le peut aussi. Nos sacs à ordures contiennent 40 % de déchets organiques compostables. Pour ces raisons, nous proposons à la Ville de Montréal d'organiser la collecte de matières organiques compostables. Enfin, nous souhaitons interdire le chauffage au bois. Sur l'île de Montréal, 85 000 ménages utilisent ce type de chauffage qui nuit énormément à la qualité de l'air pendant l'hiver; à un point tel que la Direction de la santé publique est en train d'évaluer le nombre de décès prématurés liés au chauffage au bois.

Des projets d'aménagement immobilier continuent de voir le jour sur le mont Royal. Qu'en pensez-vous?

La Ville prépare des mesures visant à rendre socialement acceptable le développement immobilier sur la montagne. Pour nous, c'est un enjeu majeur et il devrait être interdit de construire quoi que ce soit dans les 13 boisés restant sur le mont Royal. Ailleurs sur la montagne, certains endroits pourraient accueillir des constructions, à condition qu'elles soient bien intégrées au site et qu'elles ne nuisent pas à la vue sur le mont Royal.

De quels bons coups du CRE-Montréal êtes-vous particulièrement fier?

Les indicateurs de l'état de l'environnement de Montréal, que nous avons produits en collaboration avec la Ville de Montréal pour la première fois en 2005, puis une nouvelle fois cette année, a été un très bon coup. En effet, faire reconnaître à l'administration municipale les problèmes auxquels on doit s'attaquer, c'est la base du travail en environnement!

L'école Garneau verdit grâce au Sentier Urbain

En offrant aux enfants de l'école primaire Garneau un accès direct à la nature au sein même de leur milieu de vie ainsi qu'une expérience active de transformation de leur environnement, le Sentier Urbain a contribué à l'amélioration de la qualité de vie des enfants fréquentant l'école et des résidents du quartier.

L'école primaire Garneau est un bel exemple de réussite du volet «L'école de la forêt», qui vise à susciter l'engagement des enfants dans le verdissement de leur quartier et de leur milieu de vie. Par exemple, un oasis de nature composé de plantes, de cascades d'eau et d'animaux a été aménagé dans un local de l'école afin de développer les habiletés horticoles des enfants tout en créant un lien avec la nature. Différentes activités horticoles ont aussi été réalisées, dont une visite des jardins thématiques de l'organisme pour permettre aux élèves d'y découvrir différents écosystèmes urbains. Des ateliers portant sur des thèmes relatifs à l'environnement (comme l'eau, les déchets ou le compostage) leur ont également permis de développer leurs connaissances.

Finalement, le verdissement de l'école a pris tout son sens dans les plantations extérieures réalisées par les enfants avec l'expertise du Sentier Urbain : arbres, arbustes et vivaces ont ainsi été mis en terre par les élèves autour de leur propre école.

Depuis une dizaine d'années, le Sentier Urbain travaille auprès des écoles primaires des quartiers Centre-Sud et Hochelaga-Maisonneuve.

(Source : nouvelles DOMINO)



Photo : Sentier Urbain

Benoît Blanchard, du Sentier Urbain avec des élèves de troisième cycle de l'école Garneau lors d'une plantation sur le terrain de l'école.



La justice sociale pour tous

Marc GARNEAU

Westmount-Ville-Marie
514-931-6272

Servir mon pays



Le 8 septembre 2008
VOTEZMARC.CA

Autorisé par l'agent officiel de Marc Garneau.



L'ÉCHANGE

Livres, CD, DVD

d'occasion

707 ET 713 MONT-ROYAL EST

MONT-ROYAL (514) 523-6389



La Capitale du Mont-Royal

L'achat et la vente d'une propriété, c'est une affaire de cœur et de savoir-faire

Garantie de service • Intégrité • Mise en marché exceptionnelle • Conseils • Expertise • Opinion de la valeur marchande de votre propriété

Venez voir qui nous sommes sur notre blogue: lacapitaledumontroyal.com

Deux bureaux en plein coeur de Montréal:

1152 av. du Mont-Royal est	514 597-2121
2339 rue Beaubien est	514 721-2121

LE 8 SEPTEMBRE



Charles Larivée
Présent!

pour Westmount-Ville-Marie

TÉLÉPHONE : 514 526-3000
COURRIEL : charleslarivee@hotmail.com

Payé et autorisé par l'agent officiel de Charles Larivée

**Collectivement
pour un monde**

différent

Bonne
rentrée!



Centrale des syndicats
du Québec



www.csq.qc.net

0708-269

Faites un don en ligne

Aidez-nous à les aider :
www.itineraire.ca

**ON LUTTE
À VOS CÔTÉS**

SCFP 

Syndicat canadien de
la fonction publique



FTQ

DEUX COMPTOIRS ACCÈS VILLE-MARIE POUR MIEUX VOUS SERVIR

Pour accéder aux programmes, aux activités et aux services
offerts par l'arrondissement de Ville-Marie

Bureau d'arrondissement

888, boul. De Maisonneuve Est, 5^e étage
Montréal (Québec) H2L 4S8
☎ Berri-UQAM

Hôtel de ville

275, rue Notre-Dame Est
Montréal (Québec) H2Y 1C6
☎ Champ-de-Mars

Les comptoirs sont ouverts du lundi au vendredi de 8 h 30 à 16 h 30 sans interruption

Renseignements : Composez le 311 ville.montreal.qc.ca/villemarie

Ville-Marie
Montréal 

Centre Dollard-Cormier

À la pointe de l'intervention

Jérôme Savary

La détresse psychologique est souvent présente chez les personnes souffrant d'alcoolisme, de toxicomanie ou de jeu pathologique. Au Centre Dollard-Cormier (CDC), les intervenants rencontrent des toxicomanes souffrant de problèmes sévères de santé mentale. Mais ceux-ci sont entre de bonnes mains. «Le CDC est à la pointe de l'intervention», assure Francis Caron, intervenant social à L'itinéraire.

Avec 1600 nouveaux bénéficiaires au «programme adulte», correspondant aux 25-54 ans, le Centre Dollard-Cormier ne manque pas de grain à moudre. Depuis la création du CDC il y a 10 ans, les cas de santé mentale sont devenus plus complexes et les délais de prise en charge des malades sont plus longs. «Cette détresse psychologique est le résultat de notre monde de performance, individualiste, ainsi que du manque de repères et de spiritualité», analyse Lorraine Mantha, intervenante au CDC.

Philanthropes de métier

Confrontés à une hausse des demandes d'intervention en santé mentale et à des pathologies plus complexes, Lorraine Mantha et Paul Villemure affichent une envie et une détermination à toute épreuve. «Après avoir travaillé 28 années en intervention, j'ai encore du plaisir, indique Lorraine Mantha. Pour moi, l'intervention est une vocation. Pour faire ce métier-là, il faut aimer la «clientèle», faire preuve d'empathie et être capable de se détacher.» Paul Villemure, 63 ans, a lui aussi encore la flamme du convaincu dans les yeux. «On rit beaucoup!» dit-il, comme s'il jugeait nécessaire de dédramatiser un peu la conversation.

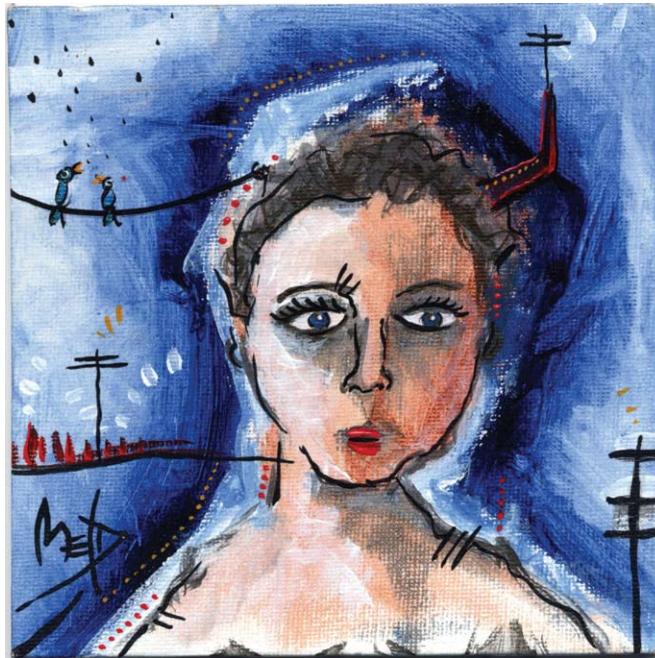
Paul et Lorraine ont beau en avoir vu d'autres, ils ont quand même leurs moments de faiblesse. «Comme on est des êtres humains, on peut être vulnérables dans certaines situations, admet Lorraine Mantha. Ça me bouleverse quand on me parle d'enfants maltraités. J'ai déjà interrompu une rencontre, car j'avais perdu le contrôle de mes émotions.» La distance à établir avec le «client» n'est pas toujours chose facile.

Une expertise reconnue

Le Centre Dollard-Cormier est une référence au Québec. Avec son approche de «réduction des méfaits» de la drogue sur la personne, le CDC propose à sa population des suivis individuels adaptés à leur rythme. «Le CDC est bien adapté à la réalité de plus en plus

«La détresse psychologique est le résultat de notre monde de performance, individualiste, ainsi que du manque de repères et de spiritualité»

— Lorraine Mantha, intervenante au Centre Dollard-Cormier



complexe de la toxicomanie, souligne Francis Caron. La qualité de son approche est reconnue par le gouvernement du Québec dont l'expertise est elle-même reconnue internationalement.»

Cependant, les blessures en santé mentale ne cicatrisent pas au premier pansement. Le client est pour beaucoup dans la réussite de sa thérapie. «La première difficulté que les clients rencontrent est de réussir à venir se présenter à nos locaux, explique Paul Villemure. Ils sont 40 % à ne pas y arriver.»

Selon Paul Villemure, l'écoute est omniprésente pour bien cerner le problème de la personne. Et ça marche. «Intervenir, c'est changer le cours des choses, dit-il. Dans la majorité des cas, les résultats sont très satisfaisants.» Cette proximité

fait partie du plaisir qu'éprouve Lorraine Mantha dans son travail. «J'aime établir le lien avec la personne, sentir qu'elle progresse et que ses acquis l'empêcheront de revenir en arrière», précise cette femme au regard décidé.

Chaque jour, les 42 intervenants du programme adulte du Centre Dollard-Cormier permettent à de nombreuses personnes souffrant de problèmes psychologiques de rester à flot. Que ce soit au moyen de rencontres individuelles ou familiales, de couples ou de groupes, des intervenants comme Lorraine et Paul mettent leur empathie au service des personnes marginalisées par notre société basée sur la performance.

Évaluation de la conduite automobile des aînés

Procédé efficace?

Josée-Ann Moisan

Des 300 000 automobilistes examinés par la Société de l'assurance automobile du Québec (SAAQ) en 2007, 75 000 étaient âgés de 65 ans et plus. Bien que la SAAQ ait mis à jour le formulaire médical de conduite automobile destiné aux conducteurs de 75 ans et plus, l'automne dernier, les méthodes d'évaluation font toujours jaser tant les médecins, les conducteurs que leurs familles.

Aurèle Gingras n'a plus de permis de conduire depuis le mois de décembre. L'homme de 87 ans a lui-même demandé à la SAAQ de lui révoquer le droit de prendre le volant, à la suite d'un accident mineur survenu dans l'enceinte de sa propriété. «De toute manière, j'étais stressé avec tous ces véhicules dans la rue», dit-il. L'octogénaire réalise aujourd'hui sa perte d'autonomie. «Au moins, maintenant, les enfants passent plus souvent pour nous amener faire l'épicerie. J'en profite aussi pour prendre l'air. Même prendre un taxi coûte moins cher que l'entretien de mon ancien véhicule.»

Aurèle Gingras n'est pas le seul aîné à faire face aux dilemmes de la conduite automobile. À l'occasion de leurs 75^e et 80^e anniversaire de naissance, la SAAQ fait parvenir à tous les titulaires de permis de conduire une lettre, accompagnée d'un formulaire d'examen. Cet examen, réalisé avec son médecin généraliste, doit ensuite être répété à tous les deux ans.

Au Québec, en 2006, 13,2 % des détenteurs de permis automobile étaient âgés de 65 ans et plus, tandis qu'ils comptaient pour 8,3 % des accidents routiers avec décès. Même s'ils semblent faire bonne figure en comparaison du groupe des 16-24 ans, qui sont pour leur part titulaires de

10 % des permis de conduire tandis qu'ils sont impliqués dans 24 % des accidents, il n'en demeure pas moins que ce sont les aînés qui ont le plus haut taux de collision par kilomètre parcouru sur la route (selon l'Association médicale canadienne).

«Les personnes âgées ont de 1 à 2 fois et demie plus de chance d'être impliquées dans un accident de la route en fonction du kilométrage parcouru, précise le relationniste de la SAAQ, Gino Desrosiers. Les jeunes ont plus d'accidents, mais ont un plus haut kilométrage. Il faut tout de même rappeler que, peu importe l'âge, tous les conducteurs peuvent constituer une source de danger.» Gino Desrosiers croit que la fiche d'évaluation revisitée à l'automne, en collaboration avec le document d'accompagnement préparé par le Collège des médecins du Québec, est un véritable outil pour les omnipraticiens qui procèdent à l'évaluation médicale d'un conducteur.

La D^{re} Martine Tremblay (nom fictif, en raison de la confidentialité professionnelle) reçoit, chaque mois, une dizaine de demandes de renouvellement de permis de conduire. Lors de l'examen médical d'une durée d'une quinzaine de minutes, elle doit notamment évaluer la vision de jour et de nuit du patient, sa perception de

la profondeur, sa mémoire et ses réflexes. Malgré ses nombreuses années de pratique, la médecin trouve encore difficile de réaliser cet examen et d'accorder son consentement aux patients qui la visitent. «Je n'ai pas de simulateur automobile dans mon bureau, dit-elle. Comment puis-je analyser le comportement routier d'un homme de 77 ans qui est assis dans mon cabinet? Je ne veux pas avoir d'accidents routiers sur la conscience!»

La SAAQ devrait elle-même procéder aux tests de conduite des personnes âgées de 75 ans et plus, selon un médecin dont nous taisons le nom pour cause de confidentialité professionnelle.

La D^{re} Tremblay en a vu de toutes les couleurs. Des patients qui arrivent à peine à se déplacer avec leur canne, d'autres qui oublient leur date de naissance en lui apportant leur formulaire. « Il y a trop de joueurs dans la décision. Parfois, les enfants des patients nous appellent et nous imploront de ne pas signer le consentement de leur père borné, tandis que d'autres nous pressent d'apposer notre signature parce qu'ils ne peuvent pas assumer les déplacements quotidiens de leurs parents. La situation crée beaucoup de conflits familiaux et du stress inutile. Plusieurs aînés perdent confiance en leur médecin à la suite d'un refus.» La D^{re} Tremblay croit que la SAAQ devrait elle-même procéder aux tests de conduite des personnes âgées de 75 ans et plus. «En étant assis dans une voiture à côté du conducteur aîné, les évaluateurs de la SAAQ seraient dans la meilleure position pour évaluer leur capacité à prendre, ou non, le volant.»

Gino Desrosiers précise à cet effet que l'évaluation des médecins est la première ►

Moyens controversés

Au Canada, plusieurs moyens d'évaluation ont été considérés lors d'études portant sur la conduite automobile des aînés. L'évaluation en cabinet, laquelle comprend le test d'acuité visuelle, le dessin d'une horloge et le compte à rebours a fait ses preuves, mais est considérée comme insuffisante aux yeux de plusieurs omnipraticiens. Au niveau des véritables examens de conduite, un test informatisé, sorte d'écran virtuel avec volant, a été testé partout au pays. Plusieurs médecins ont toutefois noté que le manque de familiarité des aînés avec les ordinateurs, ajouté à la nervosité, pouvaient constituer des obstacles et influencer les résultats. Certains évaluateurs relevaient aussi le manque d'acuité de l'examen. Par ailleurs, le D^r David W. Irving notait, dans un article de *Le médecin de famille canadien*, qu'il serait préférable de suivre les conducteurs évalués lors de déplacements quotidiens comme une visite au médecin, au club social ou à l'épicerie, afin d'avoir une véritable idée de leurs capacités dans une situation réelle.



► d'une série d'étapes qui visent, ultimement, la remise ou la révocation d'un permis de conduire. «La SAAQ vérifie les rapports des médecins et nos évaluateurs voient si les résultats inscrits sont compatibles avec une conduite sécuritaire, dit-il. Des examens sur route peuvent être effectués par la suite pour avoir un avis plus précis, dans le cas où un demandeur aurait une condition physique particulière, comme l'arthrite, qui pourrait nuire à sa conduite». Lors de cet examen, un moniteur et un ergothérapeute

assistent le conducteur et vérifient sa capacité à appliquer les freins, ses réflexes et la vérification des angles morts.

Alors que des solutions alternatives proposées aux personnes âgées, notamment le covoiturage, la marche ou encore les transports en commun font de plus en plus d'adeptes, les rapports d'accidents de la SAAQ démontrent que plusieurs aînés, qu'ils se déplacent à pied ou à bicyclette, adoptent certains comportements

dangereux. Ils ne tiennent entre autres pas compte de la signalisation routière, traversent entre les voitures stationnées et marchent en bordure de la chaussée dans le même sens que la circulation. «À pied ou au volant, la conduite des aînés doit être prise en main dès maintenant, croit la D^{re} Martine Tremblay. Les baby-boomers avancent en âge et nous nous retrouverons bientôt avec un fiasco sur les bras si ces comportements et attitudes persistent.»

Nombre de conducteurs impliqués dans des accidents

pour 1 000 titulaires d'un permis de conduire selon l'âge, de 2001 à 2006

Âge/Année	2001	2002	2003	2004	2005	2006
16 à 24 ans	87	93	96	96	98	95
55 à 64 ans	30	31	31	31	31	29
75 ans et +	35	37	37	35	33	32

Note : Tous les accidents avec dommages corporels et dommages matériels sont pris en compte. En 2006, le nombre de conducteurs impliqués dans les accidents pour 1 000 titulaires d'un permis de conduire a diminué pour tous les groupes d'âge. ■ Source : http://www.saaq.gouv.qc.ca/prevention/bilan_routier_06/conducteurs_age.php

IAM la rue : Implication-Affirmation-Mobilisation

Depuis un moment déjà, le Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM) aborde les tensions qui existent dans la rue et dénonce le recours trop systématique à des mesures répressives pour traiter l'occupation de l'espace public. Dans le réseau de l'itinérance montréalais, il se crée de plus en plus d'activités et réflexions autour de la participation citoyenne et de la mobilisation des plus démunis. La commission parlementaire sur l'itinérance que tiendra Québec à la fin du mois pourrait permettre de leur offrir une tribune et d'améliorer leurs conditions de vie.

Avant de rendre ses recommandations, cette commission doit saisir toute l'ampleur de l'itinérance et du regard que l'on porte sur les personnes qui peuplent ce phénomène. C'est un peu ce que nous proposons les quatre pairs-aidantes, organisatrices du 12^e Festival d'expression de la rue (19-21 août dernier), qui ont fait parvenir une **lettre ouverte** dont nous présentons ici le texte intégral. Bonne rentrée!

IAM la rue!

«J'habite dans la rue, ce qui fait de moi une personne des plus marginalisées aux yeux de la société. Pour faire de l'argent, je quête... J'ai des amis qui, eux, font du squeegee ou se prostituent... Bref, toute sorte de moyens qui permettent de survivre. C'est pas toujours facile la rue. L'hiver, quand il fait froid et que j'veux dormir au chaud, je dors dans des dortoirs avec plein de monde que je ne connais même pas. J'ai un chien aussi. C'est mon meilleur ami. Des fois, je trouve que je lui fais plus attention qu'à moi-même. Le problème c'est que depuis un an, on interdit les chiens dans plusieurs parcs du centre-ville que j'avais l'habitude de fréquenter, et ça, ça me complique pas mal la vie.

Il y a ben du monde qui ne comprend pas pourquoi je suis dans la rue, mais c'est mon choix. N'empêche qu'on pourrait quand même me traiter comme un être humain.

Des fois, j'en vois pus le bout... Je suis rendu avec 10 000 \$ de contraventions, la plupart pour des raisons ridicules, comme par exemple être assis trop longtemps sur un banc de parc. Mais c'est comme ça, on me surveille tout le temps à cause de mon apparence. Ce ne serait pas ce qu'on appelle de la discrimination?

Comme si ce n'était pas assez, on nous expulse des lieux publics pour nous éloigner du centre-ville et des ressources que nous utilisons depuis des années. Bref, c'est de plus en plus difficile de faire attention à nous-mêmes.

L'autre jour, il y avait un spectacle que je voulais aller voir dans un festival, mais je n'ai même pas pu y aller à cause de mon chien et de mon packsac. Au moins, il existe un festival où nous sommes les bienvenus, le Festival d'expression de la rue, qui nous permet de nous impliquer et de nous sentir un peu plus acceptés.»

Voilà ce qu'on entend et constate tous les jours dans la rue en tant que pairs-aidantes. Faut pas oublier que nous aussi, on l'a déjà vécu, la rue. Le Collectif d'intervention par les pairs, pour lequel on travaille, vise à offrir à ces jeunes un support, en plus de promouvoir la prévention des infections transmises par le sang et la réduction des méfaits reliés au mode de vie de la rue. On nous implique pour notre savoir expérientiel et cet été encore, on a organisé la 12^e édition du Festival d'expression de la rue (FER), le tout dernier des festivals de l'été. Le thème de cette année est *IAM la rue : Implication-Affirmation-Mobilisation* parce qu'on doit courir de plus en plus pour trouver tous ces jeunes qui ont toujours fait partie du paysage urbain, et surtout du centre-ville. Le Festival leur permet d'avoir une place, de rencontrer également plusieurs ressources et de réaliser pleins d'activités, culturelles et autres. Et puis, comme on dit, on pourra toujours se targuer d'être le seul festival d'été extérieur du centre-ville de Montréal qui n'expulse pas les jeunes de la rue.

Leila, Isa, Kim et Steph,
les pairs-aidantes du Collectif d'intervention par les pairs

Le grand pas des petits plats

Carole Bertrand

On a tous une vision déformée de la maladie mentale : ce cliché du «fou» spectaculaire. Le reste — ce que nous ne voyons pas — n'existe pas. Pourtant, si pour nous elle est invisible, la maladie mentale devient aveuglante pour ceux qui en souffrent, masquant les choses les plus insignifiantes du quotidien, transformant tout en émotion pure. Elle ne laisse aucune place aux règles comportementales simples comme la discipline et le travail.

Depuis près de 20 ans, le Groupe Part a changé la vie de plus d'un millier de personnes aux prises avec la maladie mentale, en leur offrant un tremplin pour se reprendre en mains, sous la forme de trois projets d'insertion socioprofessionnelle : un programme adapté d'études secondaires, une formation professionnelle en cuisine et un projet d'économie sociale créateur d'emplois dans le domaine de la restauration.

«Ce sont des gens qui veulent s'en sortir», indique Chantal Roby, porte-parole du Groupe Part, à propos des participants. Avec un taux de réussite de 85 %, ces projets permettent à des individus qui avaient perdu tout contact avec la réalité de se replonger dans le quotidien, avec le soutien d'une équipe d'intervenants qui les aide à retrouver leur estime de soi. Par ailleurs, le Groupe s'autofinance grâce à l'exploitation de plusieurs restaurants d'entreprise (en plus du Bistro Atrium sur le technopôle Angus) et d'un service de traiteur.

Une leçon de vie plus qu'une école

Chaque année, une cinquantaine de personnes participent à Part du chef, le programme de réinsertion professionnelle du Groupe Part. C'est le cas de Francesca, 34 ans, maintenant employée comme aide de cuisine et vendeuse au comptoir dans l'un des restaurants du Groupe : «Au début, j'ai

Depuis septembre, Adam apprend à se lever tôt, à affronter les périodes de pointe en cuisine et il découvre l'esprit d'équipe, la productivité. «En fait, j'apprends à fonctionner!»

vécu des moments très difficiles d'angoisse et de stress, je n'arrivais pas à adopter un comportement normal. Puis, petit à petit, le projet a tempéré mes émotions. Pendant la formation, le pire exercice pour nous était celui du service à la clientèle... et c'est le métier que j'ai choisi de faire aujourd'hui!»



Adam, bipolaire, participe au programme de réinsertion professionnelle Part du chef

Sa réinsertion a marqué un tournant dans la vie de Francesca, qui n'hésite pas à parler de renaissance : «J'ai appris la persévérance. Avant, je pensais juste ne pas être capable. Et puis j'ai réalisé que j'y arrivais parfaitement.» Elle a ainsi repris confiance en ses moyens et en l'avenir. «Il y a un an et demi, on m'a posé la même question... je me suis mise à pleurer, dit-elle alors que je la questionne sur ses projets. Aujourd'hui, vous me demandez ça et je suis capable de vous répondre. C'est là que je vois le chemin parcouru!»

«J'apprends à fonctionner»

Musicien depuis l'enfance, Adam, 31 ans, était à la recherche d'une autre vie. Il ne parvenait pas à s'échapper de sa bulle, coupé des réalités du monde et prisonnier d'un statut précaire. Diagnostiqué bipolaire, il avait besoin de regarder la vie sous un angle plus cartésien. «Dans la vie, les données

concrètes écrasent le rêve. Alors, on décide de se réveiller et de se lancer dans l'action, pour savoir qui on est face au monde extérieur. Et on découvre que ça n'empêche en rien d'augmenter le potentiel du rêve... Je mets la main à la pâte pour sauver ma musique.»

Depuis septembre, Adam apprend à se lever tôt, à affronter les périodes de pointe en cuisine et il découvre l'esprit d'équipe, la productivité. «En fait, j'apprends à fonctionner!» En cinq mois, la vie du musicien cuisinier, pour qui les deux métiers sont désormais compatibles, a fait un très grand pas en avant, grâce aux petits plats qu'il prépare tous les matins : «J'ai pu sortir de l'ombre dans laquelle je m'étais moi-même enfermé.»

■ www.projetspart.ca / info@projetspart.ca



Vêtements équitables pour enfants

Lilidom offre des vêtements certifiés équitables, en coton biologique, pour garçons et filles de 0 à 6 ans. Ces vêtements séduisent par leur côté mode et leur confort, et touchent par les messages véhiculés, ainsi que l'aide concrète que leur geste apporte aux plus démunis dans les pays de l'hémisphère sud. Lilidom vient combler un besoin essentiel, tout en suscitant une réelle satisfaction dans l'achat grâce au respect des principes du commerce équitable et de l'environnement.

Les vêtements Lilidom sont fabriqués à partir de coton équitable et biologique en Inde, par Assisi garments, un organisme à but non lucratif situé au Tamil Nadu, dans le sud de l'Inde. Assisi utilise le coton biologique à 100 %. Aujourd'hui, Assisi compte plus de 200 employés, dont 130 femmes, et paie ses ouvrières 140 roupies (3,5\$ CA) par jour, alors que le salaire moyen dans l'industrie est de 100 roupies (2,5\$ CA) par jour.

(Source : lilidom.com)



Pyjama «Chic et Ethic» en velours de coton biologique et équitable



Tee-shirt «Life Is Beautiful Respect Earth» en coton biologique et équitable



Ensemble robe et cycliste «Pure Nature» blanc en coton biologique et équitable et spandex



Baigneur «À la découverte d'un meilleur monde» bleu pâle en coton biologique et équitable



Expression

Y a-t-il encore du respect pour la vie dans notre société?

Hélène Ouellette

Chroniqueuse de rue

Une société qui prend soin de chaque composante de notre planète, aussi bien le monde animal, végétal que minéral – c'était ainsi qu'on classait les choses dans ma petite enfance –, afin qu'elles se développent dans des conditions favorables, est une société qui se respecte.

Pourtant, au Québec, plus la science et le progrès font des pas en avant, plus nos conditions de vie se dégradent. Au cours des années 60 à 80, nous avions une âme, un projet social, qui n'était pas nécessairement lié au Parti québécois. En effet, il y avait plusieurs autres orientations politiques dont, entre autres, le féminisme et le socialisme, qui se développaient parallèlement et dont on raconte très peu ou pas du tout l'histoire dans les médias. Nous vivions dans un mouvement de socialisation après des années de noirceur sous notre fameux dictateur, Duplessis.

Maintenant, nous vivons dans une régression sociale épouvantable, qui s'accroît depuis des années, et ce, sans que nous bougions! Nos élus de toutes les allégeances politiques ont choisi depuis quelques décennies de placer la vie en deçà des profits malgré leurs discours de solidarité et d'écologie. La rentabilité sauvage, immédiate et sans lendemain des vampires de l'argent est leur commanditaire. Ils ont donc vendu notre âme au diable! Maintenant, les humains sont devenus, avec le temps et avec l'aide des médias, une marchandise dérisoire qui doit acheter d'autres marchandises aussi dérisoires pour être reconnue socialement. Désormais, le monde qui règne est celui des minéraux : l'or et l'argent. Mais ils ne sont malheureusement contrôlés que par quelques individus.

La population a-t-elle encore le pouvoir de renverser la vapeur?

Que revendiquer pour conclure? Pouvons-nous changer les choses par des élections, alors que notre système électoral n'est déjà pas très démocratique? Devrions-nous inviter des moines tibétains afin qu'ils nous réapprennent à vivre, à nous défendre pacifiquement ou à rebâtir de nous-mêmes une vraie solidarité sociale?



Bill Economou
Camelot, Marché Atwater

Being thankful for what we have

What does it mean to be thankful for something? Being close to family and friends. It can be being near your school, clinic, hospital and shopping area. To some, it can be to get a career going. To others, it could be living in a more suitable climate or a better home. Some might want to maintain their language, culture or belief. For somebody who's not living well, it can simply mean getting his or her piece of the cake and live quietly. It's important to hang around good people and take some good advice and be loved. To some, it might be just enjoying good health. Having the best of both worlds is as possible as we might be able to make it. Being accepted for what you are could be important to some. While for others it might be just to have food to eat.

I'm thankful to God that I have many of these things.



Gilles Bélanger
Camelot, Complexe Desjardins /Guy Favreau, Jeanne-Mance/René-Lévesque

J'aime la musique de Cameron

De temps en temps, je rencontre des artistes sur mon lieu de vente. Si la plupart de mes clients font du travail de bureau pour des employeurs comme Desjardins ou Immigration Canada, certains n'ont pas du tout ce profil. Récemment, j'ai ainsi rencontré le chanteur «Cameron». Il est l'un de mes clients réguliers et il m'achète un exemplaire du magazine tous les quinze jours, sans exception. Il m'a fait écouter sa chanson *Musicienne de l'âme* et je l'ai trouvée très bonne. La qualité de ce qu'il fait était telle que je me croyais en train d'écouter des artistes reconnus que je vois dans les émissions musicales. Il me fait donc plaisir d'en parler pour en faire la promotion. Pour ceux qui aiment les styles de musique country ou blues, je suis sûr que vous adorerez ce qu'il fait.

J'espère que mes clients pourront profiter d'un bel automne à leur retour de vacances. Je leur souhaite d'avoir autant de plaisir que j'en ai dans mon travail, car j'aime beaucoup mes clients. Un gros merci pour votre soutien sur mon lieu de vente.



Benoît
Camelot, métro Radisson

Le luxe, qu'est-ce que c'est ?

Le luxe est une chose à laquelle je n'ai pas accès. Le confort est possible par contre en courant les bazars et les ventes de garage. On y trouve beaucoup d'articles de seconde main en très bonne condition et à moindre coût.

Quand mon transformateur de téléphone résidentiel a brûlé, j'ai attendu et j'ai trouvé un transformateur de téléphone usagé à 3\$ au lieu de changer de téléphone comme plusieurs l'auraient fait. Lorsque le silex de ma machine à café a brisé, j'en ai trouvé un à 2\$ dans une vente de garage. En passant, un silex de machine à café filtre se vend normalement le même prix que la machine au complet.

J'ai un téléviseur 10 pouces en noir et blanc qui capte tous les postes principaux sans nécessiter de câble (oui, le câble est un luxe pour certaines personnes). En plus, un voisin m'a donné un téléviseur 20 pouces couleurs assez récent qui fonctionne aux canaux 2, 6, 10 et 12 sans câble. Je l'en remercie grandement.

Depuis le 1^{er} juillet de cette année, j'ai un ordinateur qui fonctionne. J'en ai trouvé plusieurs autres et je suis venu à bout d'en monter un moi-même. Il est peu puissant pour Internet, mais ça ne fait rien car ce service est gratuit à la bibliothèque. Ainsi, je peux écrire des textes à la maison en étant plus concentré. Beaucoup d'entre nous jetons nos choux gras aux vidanges. Moi, je suis plutôt écologique. Je récupère et je répare si je le peux. Système D comme dans l'armée. Salutations distinguées!



Michel Côté
Camelot, Pointe-aux-Trembles

Après l'itinérance, tout paraît luxueux

Ayant été itinérant pendant une quinzaine d'années et ayant connu l'austérité tout au long de cette période-là, je pourrais qualifier ma vie actuelle de luxueuse. Par exemple, lorsque j'étais itinérant, je pouvais manger en moyenne de cinq à six vrais repas par semaine. Aujourd'hui, quand je le veux, je peux me payer le luxe de trois repas par jour. Autre luxe : avant, je fumais des mégots que je ramassais dans les cendriers, mais aujourd'hui, je peux me payer des cigarettes, ce qui est pour moi un très grand luxe. Il y a beaucoup de choses comme cela que je n'avais pas avant ou que je ne pouvais avoir et que j'ai maintenant étant donné que je me suis mis à vendre régulièrement le journal *L'itinéraire*.





Desjardins
Caisse du Quartier-Latin de Montréal

Fiers partenaires de L'itinéraire
et du magDVD *Le 3^e Œil*
pour l'aide aux jeunes de la rue

Siège social: 1255, rue Berri, Montréal (Québec) H2C 4C6
Tél.: 514 849-3581 Téléc.: 514 849-7019



Maxime
Camelot, métro Jarry
et Fleury/De la Roche

Le luxe de la liberté

Le luxe n'est pas seulement rattaché aux voitures de prestige, aux bijoux ou encore aux hôtels cinq étoiles. Je considère que le luxe, c'est aussi de pouvoir choisir ce que l'on fait de sa journée, ce que l'on fait de sa vie. J'estime avoir le luxe de pouvoir choisir ce que je fais en me levant le matin. Si cela me tente d'aller faire le tour de Montréal en vélo, alors je le fais. J'ai le choix et le temps de faire plus ou moins ce qui me tente, contrairement aux gens qui vont travailler tous les matins. Mon luxe, c'est d'aller à la rencontre des animaux comme, par exemple, de toucher une tortue de Californie qui a été recueillie dans le parc-nature de la Pointe-aux-Prairies. Moi, quand je me retrouve avec cette tortue dans mes mains, ma journée est faite. Le luxe, c'est de pouvoir prendre le temps de faire ce que l'on aime. Chez moi, c'est l'écoute des bruits de la nature et des oiseaux qui m'enrichit personnellement. Ça me fait du bien, ça me détend. Je trouverais ça difficile d'aller travailler dans un bureau et de faire du «9 à 5». Si je travaillais de façon plus conventionnelle, je préférerais, et de loin, travailler dans la nature. Ainsi, pas besoin d'être si riche pour s'offrir du luxe. Quand je vends *L'itinéraire* aux heures de pointe, je trouve les Montréalais fatigués par leur journée de travail. Comme ils n'ont ni le temps ni la liberté de toujours s'organiser comme ils le voudraient, ils ne peuvent même plus s'offrir le luxe de lire tranquillement *L'itinéraire*...



Richard T.
Camelot, métro Place-des-Arts
Ste-Catherine/St-Urbain

Heureux de ce que j'ai aujourd'hui

Ce n'est parce qu'on reste dans un quartier défavorisé qu'on est pauvre pour autant! Moi, j'habite le quartier Hochelaga-Maisonneuve depuis 35 ans, mais je fais attention à mon image. Je suis loin de rouler sur l'or, mais j'aime beaucoup les bijoux et les parfums, alors je m'arrange pour mettre de l'argent de côté afin de me faire plaisir de temps en temps.

L'argent que je mettais dans la drogue et l'alcool est désormais investi dans des choses plus essentielles, comme la nourriture, mais également dans des cadeaux que je réussis désormais à me faire. Je fais aussi des cadeaux aux personnes qui me sont proches. Avant, j'étais trop gelé pour agir ainsi. Ce n'est peut-être pas du luxe à proprement parler, mais aujourd'hui, je me sens riche d'être celui que je suis devenu. Et ça, c'est un luxe que je me suis fait.

Quand j'ai arrêté de fumer, je me suis aussi permis de me payer davantage de petits luxes, comme des voyages en autobus pour aller voir ma famille en Outaouais ou visiter le zoo de Granby. De temps en temps, je vais *Au Petit Extra*, sur la rue Ontario. J'y vais rarement, mais quand j'y vais, c'est la fête!

Le gros luxe que j'aimerais pouvoir m'offrir, c'est un *Hummer*. On m'a dit qu'il n'est pas bon pour l'environnement, mais je le trouve tellement beau que je ne peux m'empêcher d'y rêver.

Je crois que le fait d'avoir connu la rue et la pauvreté me fait apprécier davantage ce que j'ai aujourd'hui. J'aime certains luxes, j'ai des rêves, mais je suis avant tout heureux d'avoir ce que j'ai présentement.



Daniel Grady
Camelot, Des Pins/St-Laurent

My life's wealth

I can say I like wealth because it feels good to have money. It's fun to buy things and to have nice things to eat. I wish I had the money to buy nice jewellery like crosses, rings, chains, gold watches, but we sometimes can do without these things, you know. I like wealth because it's not always easy not being able to buy things that you want from just about any store. Why do people go away learning that we need money to survive in this money-full world? I would like wealth to be in the hearts of all people all over the world. I would like wealth to be shared equally between all men and women. But that's not going to happen. I would like to have all the money in the world to myself, but I can't afford to see other people having nothing at all. Wealth is very important to a lot of people. But share it with a lot of people. "Share it fairly, but don't take a slice of my pie" say Pink Floyd in one of their song. But greed and hunger are wealth's down fall. We need to live with wealth or without it. Every escape we have in life's riches are also destruction and evil things that go through our mind every day, bad thoughts and good thoughts. It is very important for me to have wealth because I need to survive. I would honestly say I would need to have at least twenty million dollars to be very happy and to enjoy life to the fullest. Wealth isn't every thing but its sure helps! It's like an addiction that we have deep down inside, are lasting forever the love of money, the love of hope for a better tomorrow.

L'ITINÉRAIRE a besoin de :

Pour le Café sur la rue

- Un mélangeur commercial
- Des ramequins
- Un petit frigo sans congélateur
- Des tables à massage pour nos massothérapeutes

Pour la distribution

- Un appareil-photo numérique

Pour le magazine

- Deux licences non utilisées du système d'exploitation Microsoft server 2003 R2

Contactez :

Jocelyne Sénécal,
514 525-5747, poste 230
ou par courriel à
jocelyne.senecal@itinaire.ca

Merci!

Adagio pour un gars de bicycle

Leçon de cinéma, leçon d'humanité

Pierre Goupil
Journaliste de rue

À la fois film documentaire et page importante de notre histoire du cinéma, *Adagio pour un gars de bicycle* nous présente René Bail (1931-2007), un cinéaste québécois emblématique. Ce troisième long métrage de Pascale Ferland nous fait découvrir cet homme très marginal dont la vie et l'œuvre sont extraordinaires.

Sous le masque d'un grand brûlé, René Bail était d'une grande beauté intérieure. Il était également un créateur obsessif. L'année dernière, peu avant de mourir d'un cancer, il a présenté la version définitive de son film *Les désœuvrés*, grâce à la collaboration du cinéaste Richard Brouillette. Ce film, après avoir été diffusé une première fois en 1959, est l'un des premiers longs métrages réellement indépendants du Québec.

Cinéaste, mélomane et fou de moto, René Bail a été brûlé au troisième degré sur 65% de son corps à la suite d'un terrible accident de moto en 1972. À l'hôpital pendant un an et demi, sans télévision, sans musique, face à lui-même, doté d'une force intérieure inimaginable, il a réussi à se reconstruire, lui que l'on condamnait à la mort.

«J'ai côtoyé René pendant cinq ans, de 2003 à 2007, pour pouvoir faire mon film. Sa capacité d'émerveillement m'a impressionnée»

— Pascale Ferland,
à propos du cinéaste René Bail

«J'ai côtoyé René pendant cinq ans, de 2003 à 2007, pour pouvoir faire mon film. À ses côtés, j'ai eu droit à une leçon de cinéma, en plus d'une véritable leçon d'humanité: malgré sa condition, il continuait à être passionné par la vie. Sa capacité d'émerveillement m'a impressionnée», m'expliquait Pascale Ferland, en entrevue à la Cinémathèque québécoise, avant que son film ne fasse la clôture des derniers Rendez-vous du cinéma québécois en février dernier.

Je me souviens m'être entretenue avec ce cinéaste mythique, dans l'entrée de la Cinémathèque québécoise, des problèmes techniques qu'il avait rencontré pour ter-

miner *Les désœuvrés*. Pascale Ferland nous présente le fin technicien que j'avais alors rencontré: Bail au travail, méticuleux, mais impatient devant les appareils modernes... En 1958, avant même l'apparition du son synchrone, il avait synchronisé l'ensemble de son film petit bout par petit bout. Il savait tout faire! Il développait ses films, prenait le son, le synchronisait et en faisait le montage.

Bail avait trouvé une façon bien à lui de faire un film. Ses acteurs étaient ses amis et ses parents. Il utilisait des événements vécus puis en faisait une fiction qu'il tournait à la façon d'un documentaire. Chaque cinéaste digne de ce nom réinvente le cinéma. Bail le faisait à sa manière et Pascale Ferland l'a fait à la sienne en le filmant en grands plans séquences, lentement, sans rien brusquer, en respectant l'homme et le créateur qu'elle avait devant elle; un peu à la manière du réalisateur français Alain Cavalier, dont les documentaires ont influencé la réalisatrice québécoise.

L'œuvre de René Bail est majeure, car son regard était unique. Il méritait la place que lui reconnaissent les Claude Jutra, Jean-Pierre Lefebvre, Jean-Claude Labrecque et Gilles Groulx de l'époque.

Le suicide? Il faut entendre René Bail répondre aux questions de Pascale Ferland. Défiguré et atteint d'un cancer qui se généralise, pas question pour lui de passer à l'acte. Jamais! Cet homme était un passionné et même la moto ne le quittera jamais, lui qui en gardait une dans son salon! Bail était un contemplatif de la vie et de la nature, un amoureux de la liberté. Peu avant de mourir, René Bail a pu voir le film sur son lit d'hôpital et il s'est trouvé beau, lui qui se trouvait laid depuis son accident.

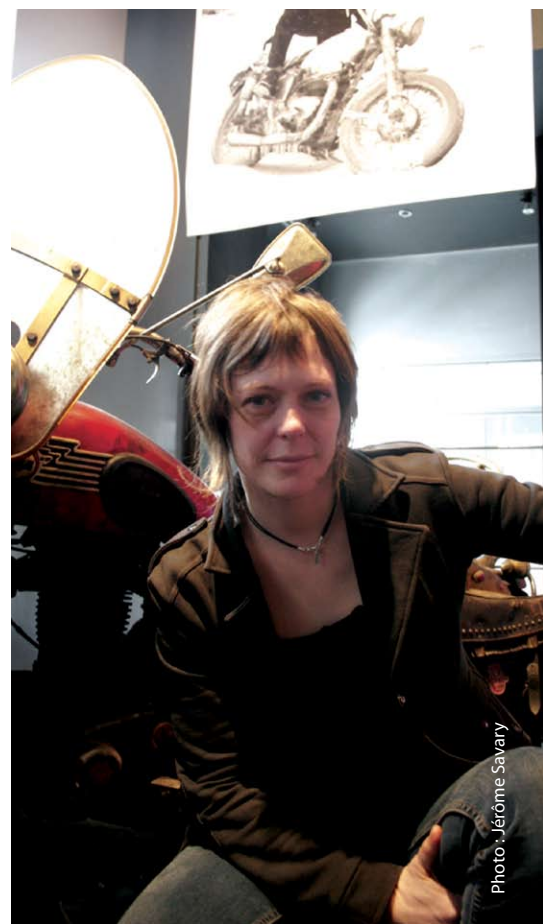


Photo: Jérôme Savary

La réalisatrice Pascale Ferland

Pascale Ferland en est déjà à son troisième long métrage après *L'immortalité en fin de compte* (2003) et *L'arbre aux branches coupées* (2005), qui traitent de l'obsession créatrice. *Adagio pour un gars de bicycle* boucle ainsi une trilogie avec ce portrait de René Bail, créateur obsédé.

■ *Adagio pour un gars de bicycle* a clôturé les Rendez-vous du cinéma québécois 2008, à Montréal, et sera diffusé le 24 septembre 2008, à 20 h, au Studio d'essai de la Coopérative Méduse de Québec. Visionnez la bande-annonce du film au www.quivivraverrafilms.com.



Léo-Paul Lauzon,
professeur au département des sciences comptables
et titulaire de la Chaire d'études socio-économiques de l'UQAM

Expression - Contes et comptes du prof Lauzon

La corruption en Afrique et ici 1^{ère} partie

L'Afrique est pauvre, et le restera encore longtemps, en raison de l'absence de l'État, qui a bradé ses immenses ressources naturelles, ses terres, ses services publics et des pans entiers de ses secteurs névralgiques à des étrangers qui, pour avoir reçu ces biens volés à la population, ont corrompu les élus et l'élite locale en les gavant de pots-de-vin versés en catimini par l'intermédiaire des paradis fiscaux.

Par exemple, dans un excellent article de *La Presse* du 24 février 2007, signé Pascale Breton et intitulé «Une population pauvre dans un pays riche», on peut lire que : «La République démocratique du Congo est riche. Mais les infrastructures datent de l'époque coloniale. Les hôpitaux ont été pillés. Plus de 80% de la population vit dans l'extrême pauvreté. L'école coûte cher. Beaucoup d'enfants ne savent ni lire ni écrire. Dans les classes, il n'y a pas de manuels scolaires. Les enfants sont assis sur le sol. Au lieu de fréquenter l'école, beaucoup d'enfants passent leurs journées à charroyer du bois, du charbon, etc.» Tout le contraire de ce qui se passe à Cuba. Mais au Congo, les profiteurs et les *faiseurs* de tous poils nous disent que les exploités sont libres, que c'est un pays démocratique où l'on applique les règles de l'économie de marché et de la libre entreprise et ils peuvent ainsi opérer sans aucune entrave bureaucratique. À faire vomir! N'oublions pas que le Congo est un pays de 53 millions d'habitants. Ce qui se passe au Congo est monnaie courante au Kenya, au Nigeria, en Angola, en Afrique du Sud, en Guinée équatoriale et ailleurs.



Joseph Kabila est président de la République démocratique du Congo (ex-Zaïre), où la corruption est encore très présente. Cette photo a été prise en Zambie en avril 2008, à l'occasion des pourparlers suivant les élections tumultueuses du Zimbabwe.

Dans la revue annuelle Atlaséco 2006, publiée par le Nouvel Observateur en France et qui passe en revue la situation économique, politique et sociale de tous les pays du monde (un vrai petit bijou et une mine de renseignements utiles), on peut lire ceci à propos du Congo (ex-Zaïre) : «La grande richesse de ce pays a longtemps attiré les étrangers qui ont acheté à bas prix les diamants du Congo, son or, son cobalt. L'est du pays est le fournisseur de plus de la moitié des ressources mondiales de coltan, un minerai très recherché par les compagnies de téléphone. Parmi ces entreprises, on compte America Mineral Fieds et Barrick Gold, qui bénéficient de l'économie informelle du pays, au lieu d'être taxées légalement afin que le Congo puisse contrôler ses ressources naturelles et engranger de meilleures recettes fiscales». Et on ne parle pas ici d'une publication socialiste!

L'espérance de vie au Congo est de 45 ans, alors qu'il est de 77 ans à Cuba. Mais, direz-vous, ils sont plus libres! Libres de quoi au juste? Je ne sais pas... Ils pourraient vivre peut-être plus longtemps, mais

je suppose qu'ils ont choisi librement de mourir plus jeunes! Atlaséco dit aussi que : «Le Congo possède des ressources naturelles d'une richesse considérable» qu'ils se font voler littéralement par des firmes étrangères et par des élus et des notables locaux. Voilà pourquoi la population vit dans une pauvreté extrême.

Puis, pour la Guinée équatoriale, un autre pays riche en ressources naturelles, Atlaséco signale que : «L'argent du pétrole est monopolisé par le clan présidentiel avec souvent le soutien direct de compagnies étrangères comme Exxon Mobil et Amerada Hess». À propos de l'Américaine Exxon Mobil, la plus grande compagnie au monde, *La Presse* du 17 juin 2008 écrivait que : «La Cour suprême des États-Unis a validé une plainte aux droits de l'homme contre le géant pétrolier Exxon Mobil concernant des exactions commises en Indonésie». Par ailleurs, dans un article du *Journal de Montréal* du 17 octobre 2006 intitulé : «Pétrole et pauvreté vont souvent de pair», on peut lire que : «L'immense majorité des trois milliards de démunis de la planète vivent dans des pays disposant d'importantes richesses pétrolières et minières». Cherchez l'erreur!

Cette exploitation continuera tant que ces pays d'Afrique ne porteront pas au pouvoir des gouvernements socialistes au service des intérêts supérieurs de la collectivité et non au service des élites locales et des compagnies étrangères qui les volent et les maintiennent dans la misère la plus abjecte, sans aucun service public. Il faut qu'ils fassent comme l'ont fait récemment la très grande majorité des pays d'Amérique latine, qui se sont donné des gouvernements socialistes et qui ont nationalisé plusieurs secteurs économiques et leurs ressources naturelles. Ces nationalisations ont été bénéfiques pour l'économie et ont permis à ces pays d'investir des sommes considérables dans leurs services publics. Ils sont en train de mettre fin à des années de colonisation et de se libérer de l'impérialisme américain.

Pendant que les pays occidentaux prônent hypocritement le libre-échange et l'économie de marché, l'Organisation mondiale du commerce (OMC) nous dit, dans une étude dont l'essentiel a été reproduit dans le journal *Les Affaires* du 9 septembre 2006, que : «Les pays les plus riches subventionnent le plus», ce qui nuit énormément aux pays pauvres en voie de développement et qui les maintient dans une situation de soumission la plus totale face aux pays occidentaux. Pourtant, l'OMC est un organisme très à droite. Il faut que les pays pauvres se libèrent du joug de tous les pays occidentaux qui s'enrichissent en exploitant les autres. Il faut mettre fin au colonialisme économique.

■ Lisez l'intégralité de cette chronique sur le www.itineraire.ca

8sur8

La combinaison gagnante



**Avant de jouer,
vous fixez-vous
une limite d'argent ?**

**Faites le point sur vos habitudes de jeu.
Découvrez votre portrait de joueur en vous
procurant le dépliant 8/8 sur le site 8sur8.com.**

Si le jeu n'est plus un divertissement...



une initiative de Loto-Québec



JEU : AIDE ET RÉFÉRENCE

Nous produisons de l'avenir



Rio Tinto Alcan